ŒUVRES

COMPLETES

DE SAINT-MARC.

TOME III.

ŒUVRES

COMPLETES

DE SAINT-MARC.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC LXXXVIII.

LA BIENFAISANCE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE, *mère de Florizel.*
FLORIZEL, *âgé de quatorze ans.*
LA COMTESSE, *sœur de la marquise, et mère de Bélange et du chevalier.*
BÉLANGE, *âgé de treize ans.*
LE CHEVALIER, *âgé de douze ans.*
LE BAILLI.
CLAUDINE, *paysanne.*
QUATRE NOUVEAUX MARIÉS.
HUIT PETITS ENFANS.

La scène est dans le château de la marquise.

AVANT-PROPOS.

L'ACCUEIL qu'ont reçu du public trois de ces ouvrages a seul pu me déterminer à les retoucher. J'ai dû le faire, et je l'ai fait avec le plus grand soin. Si j'ai osé ensuite leur donner des frères, pour m'y résoudre, il n'a pas fallu moins qu'un encouragement aussi flatteur, et que les sollicitations réitérées de quelques couvens et maisons d'éducation, ainsi que de plusieurs de nos littérateurs les plus célèbres.

Dans un des trois drames qui ont déja paru, des personnes ont trouvé, et assez justement en apparence, le ton des paysans trop élevé. J'ai cru pourtant devoir me borner à changer quelques-unes de leurs expressions. Je n'ai écrit que pour des enfans, et pour des enfans

des classes supérieures. N'ai-je pas dû moins prétendre faire sentir à mes personnages les tons divers des différentes classes des citoyens, que celui qu'ils doivent prendre? Quelques personnes encore ont pensé que mes enfans raisonnoient un peu trop. A cela je répondrai que j'ai écrit pour l'âge où la raison se développe, et non pour la première enfance. L'explication jointe au nom de mes personnages en est la preuve, et j'ose croire qu'elle me justifie suffisamment.

Je dirai à présent que, ne sachant pas bien précisément quel nom je devois laisser à ces ouvrages, pour sortir d'embarras, je me suis déterminé à leur donner celui de comédies. Je crois que c'est en dire assez pour prouver que je n'attache pas de prétention à ce titre.

J'ai disposé pour des collèges seulement le nouveau drame de l'ingratitude, et il est très aisé d'arranger également les autres

suivant les circonstances, en changeant le sexe de quelques personnages, en changeant quelques détails.

Que fait-on aujourd'hui, lorsque l'on veut inspirer aux enfans du goût pour la lecture? On met d'abord dans leurs mains des romans et des contes de fées. N'est-ce pas contribuer à développer dans leurs jeunes cœurs le germe d'une passion trop souvent funeste, offerte presque toujours sous des couleurs séduisantes? N'est-ce donc pas travailler à égarer leur imagination? Mais on répondra peut-être que ce n'est que l'amusement qui peut les engager à lire. Eh bien, si cela est, qu'ils ne lisent point du tout jusqu'au tems où ils seront plus capables de réflexion, où ils sentiront la nécessité de s'occuper et de s'instruire. En effet ne doit-on pas préférer pour eux l'engourdissement et l'ignorance à des sentimens qu'il faudra combattre, à des

idées qu'il faudra nécessairement détruire?

Mais il est sans doute des moyens d'allier les travaux des enfans à leurs délassemens, des moyens d'allier leur amusement à leur instruction. Il en est de certains dans de petits drames à leur portée, et je suis étonné de n'avoir pas été prévenu. Je dis prévenu par l'impression; car ma franchise doit publier ici deux choses également vraies. Lorsque j'ai fait imprimer trois de ces petits drames au commencement de 1778, j'en avois déja vu représenter, depuis peu, trois du même genre, faits par madame la comtesse de G**, et, avant de connoître ceux-ci, j'avois laissé connoître un des miens, et je m'étois occupé des autres.

Dans l'avant-propos qu'a offert ma première édition, j'ai cru devoir exhorter madame la comtesse de G** à faire imprimer des drames qui m'avoient paru ne laisser rien à desirer ni à l'esprit, ni au goût, ni au sentiment, ni à la

raison, ni du côté de la connoissance du cœur et du monde. Enfin elle a pris le très heureux parti de les mettre au grand jour, et le public a pleinement confirmé mon jugement. Aussi je sens bien que, si le hasard ne m'avoit point fait, en ce genre, le rival de madame de G**, je n'aurois jamais osé être son imitateur.

Quel est le but des comédies dont je parle? De former le maintien, l'organe et le goût des enfans, de donner de l'étendue à leurs idées, de leur inspirer l'attachement aux devoirs, la haine du vice, l'amour de la vertu, en leur procurant des plaisirs. En effet combien la morale, mise en action, doit perdre de son austérité aux yeux des enfans, et même leur paroître agréable sous le voile des jeux! Leur vanité d'ailleurs étant intéressée à bien rendre une petite pièce qui leur aura été confiée, leurs esprits et leurs cœurs se pénétreront très facilement des principes

qu'elle renferme; et, si quelque effet doit être durable, c'est sans doute celui que l'on peut attendre de ces impressions.

Ne seroit-il point à desirer que nos écrivains dramatiques les plus distingués voulussent bien entrer dans la nouvelle carrière qui leur est présentée? C'est plus à leur sensibilité que je m'adresse qu'à leur amour propre, pour qui les lauriers obtenus aux théâtres sont avec raison d'un si grand prix. Il n'est que trop vrai cependant qu'un auteur ne doit guères se flatter de produire des impressions durables sur des cœurs déja corrompus, ou égarés. Quel charme pour lui, au contraire, de pouvoir se dire : « Oui, j'ai » contribué à guider une génération dans » le chemin de la vertu, à former des enfans » qui doivent être les heureux modèles de » la génération suivante! — Si je desire que nos meilleurs auteurs dramatiques fassent

des pièces destinées à former l'éducation des enfans, c'est encore parce que ces drames, qu'une partie des lecteurs, ou spectateurs, pourra traiter de pures bagatelles, offrent pourtant des difficultés multipliées qu'une réflexion profonde peut seule appercevoir et apprécier.

En effet former une intrigue, la nouer et la dénouer en s'asservissant aux règles du théâtre, en ne tirant qu'un foible secours des passions que la prudence doit éviter de faire trop connoître à l'enfance, et sur-tout sans l'appui de l'amour, sans l'appui de cette passion si attrayante, mais si dangereuse en même tems; offrir aux enfans les défauts de leur âge, ceux des âges plus avancés, ceux qui sont le germe des vices, de manière qu'ils puissent eux-mêmes saisir ou pressentir les conséquences plus ou moins funestes de ces défauts, et se convaincre de la nécessité de

se corriger des uns, ainsi que du besoin de s'armer contre les autres; leur montrer la vertu dans son éclat, et le vice à demi-voilé; trouver le moyen d'intéresser, d'attendrir et d'éclairer leur cœur, en instruisant leur esprit sans le fatiguer, en amusant leur imagination sans l'égarer; amuser aussi, et intéresser, en même tems, les personnes d'un âge mûr, qui, par les différentes sensations qu'elles laisseront appercevoir, donneront une activité nouvelle à l'émulation de ces jeunes acteurs : voilà les difficultés que je me flatte d'autant moins d'avoir vaincues, qu'elles me paroissent faites pour piquer l'amour propre de nos premiers littérateurs. Les vaincre, ce seroit sans doute ajouter à leur gloire. Ah ! combien le succès de leurs travaux n'ajouteroit-il pas à leur bonheur!



LA BIENFAISANCE, COMÉDIE.

Le théâtre représente un sallon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

OUI, madame la marquise, vous pouvez croire très-fermement que vous serez aussi contente des deux mariages célébrés aujourd'hui, grace à vos bontés

orphelin, et à peine âgé de dix-huit ans, nourrit par son travail deux frères et deux sœurs qui sont encore en bas âge.

LA MARQUISE.

Allons, allons; je dois être très-satisfaite de ma journée.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, FLORIZEL, LE BAILLI.

FLORIZEL,

richement vêtu.

CHÈRE maman, ne suis-je pas de trop?

LA MARQUISE.

Non, mon enfant.

FLORIZEL,

faisant au bailli un signe de silence.

Monsieur, je suis bien aise de vous voir.

LE BAILLI,

rassurant Florizel de la même manière.

J'ai l'honneur de vous rendre grace, monsieur le marquis, des bontés dont vous m'honorez.

FLORIZEL.

Mais, maman, pourquoi les mariés ne sont-ils pas encore ici?

LA MARQUISE.

Monsieur le bailli va les faire venir. Mais il ne

faut les laisser entrer que lorsque nos parens que nous attendons seront arrivés.

LE BAILLI.

Si madame la marquise n'avoit plus rien à me dire, je me retirerois, et j'attendrois ses derniers ordres avec une impatience qui ne peut être surpassée que par celle des nouveaux époux.

LA MARQUISE.

J'ai aussi, je vous en assure, un desir bien vif de la satisfaire. Florizel vous avertira de paroître, quand il en sera tems.

FLORIZEL.

Soyez certain, ma chère maman, que votre ordre sera promptement exécuté.

Il fait un signe au bailli qui sort.

Monsieur, je crois que vous ne doutez point de ma diligence.

LE BAILLI,

souriant.

Non, assurément, monsieur le marquis.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, FLORIZEL.

FLORIZEL.

MAMAN, j'ai une grace à vous demander.

LA MARQUISE.

Tant mieux, mon enfant; car je suis si enchantée de vous, que c'est me procurer un nouveau plaisir. Eh bien, qu'est-ce?

FLORIZEL.

J'aurois besoin, mais le plus grand besoin de cinq louis pour achever de payer quelque chose que je viens de faire faire.

LA MARQUISE.

Vous les aurez. Mais je me souviens que vous aviez déja beaucoup d'argent.

FLORIZEL.

Cela est vrai.

LA MARQUISE.

Comment donc est-il déja dépensé? Quel emploi

en avez-vous fait?

FLORIZEL.

Je vous le dirai certainement, et même bientôt; car vous savez bien que je ne vous cache rien de ce que je fais. Permettez seulement que je garde encore le silence pour quelques heures.

LA MARQUISE.

Oh! j'y consens, et sans la plus petite inquiétude. Oui, je suis convaincue, d'après mon expérience, que vous aurez fait un bon usage de votre argent, d'autant plus que je vous ai dit souvent que, bien loin d'être une qualité, la générosité est un défaut très-réel, lorsqu'elle n'est pas dirigée par la justice et par la raison.

FLORIZEL.

Je suis bien sûr que ce que j'ai fait sera approuvé par vous.

LA MARQUISE.

En vérité, mon fils, j'y compte peut-être autant que vous-même. Je n'ai pas besoin de vous recommander beaucoup de tendresse pour vos parens, de vous dire de chercher par toutes sortes d'attentions à leur rendre

ma maison plus agréable.

FLORIZEL.

N'ayez pas d'inquiétude, maman. Je meurs d'envie de les revoir. Mais que la satisfaction que je dois avoir à les embrasser est déja troublée par l'idée de leur situation qui m'est sans cesse présente ! En effet ma tante, son mari, mes cousins sont, pour ainsi dire, dans la misère, du moins pour des gens de leur état. Mon oncle, votre frère, pouvoit seul les mettre dans une situation décente et heureuse. Cependant vous avez été son héritière, et il n'a rien laissé à son autre sœur, quoique déja vous eussiez une fortune très-considérable.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous, mon cher enfant ? C'est l'amitié de votre oncle pour vous qui a dicté son testament.

FLORIZEL.

Que je l'aurois dispensé de bien bon cœur de cette preuve d'amitié ! Non, je ne me crois pas obligé à lui en savoir le moindre gré. Au moins est-il très-certain que, si mon oncle comptoit me faire plaisir, il a été bien éloigné de remplir ses vues. Non, jamais aucun

événement ne m'a causé un chagrin plus violent. Je m'en rapporte à vous, chère maman; concevez-vous comment il a oublié ma tante qui lui a toujours témoigné un attachement si vrai?

LA MARQUISE.

Je ne le conçois pas plus que vous.

FLORIZEL.

Non, certainement vous ne pouvez pas le concevoir, puisque, malgré cette préférence entière qu'il vous a donnée dans ses dernières dispositions, malgré cette préférence peut-être très-injurieuse pour ma tante, depuis plus d'une année que mon oncle est mort, elle n'a pas laissé échapper la plus légère plainte contre lui; elle n'a pas laissé entrevoir le moindre regret, et a paru au contraire redoubler de tendresse pour vous.

LA MARQUISE.

Ce que vous me dites est très-vrai; je l'ai observé comme vous, et vu avec beaucoup de plaisir.

FLORIZEL.

Rien ne peut faire mieux son éloge; et, si j'osois me permettre de le dire, rien, ce me semble, ne pourroit

condamner davantage la conduite de mon oncle.

LA MARQUISE.

Que me veut cette femme ?

FLORIZEL.

Ah ! c'est cette bonne Claudine qui demeure à une demi-lieue d'ici. Mais dans quel désordre je la vois !

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, FLORIZEL, CLAUDINE.

CLAUDINE,

dans le plus grand désordre, et ayant une petite fille de six mois dans ses bras.

EXCUSEZ, madame la marquise, si je prends la liberté d'entrer. Je viens me prosterner à vos pieds, je viens implorer vos bontés et votre secours dans la cruelle situation où je me trouve.

LA MARQUISE.

Ma porte est toujours ouverte aux malheureux.

FLORIZEL.

Et votre cœur aussi, chère maman.

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, ma bonne femme ?

CLAUDINE.

Ah ! madame, le feu a pris à ma maison, et l'a consumée avec toute ma récolte qui étoit à peine serrée. J'ai tout perdu, madame, tout perdu.

LA MARQUISE.

Et vos enfans ?

CLAUDINE.

Grace au Ciel, madame, ils se sont sauvés ainsi que mon mari. Il n'y a que cette pauvre petite créature que j'ai eu bien de la peine à arracher des flammes qui, comme vous le voyez, ont brûlé ma coëffe et mon jupon.

FLORIZEL.

Je me chargé de faire élever cette petite fille, et de la marier.

CLAUDINE.

Le Ciel vous en récompense, mon bon seigneur!

LA MARQUISE.

Rassurez-vous, ma chère Claudine; vos malheurs peuvent se réparer.

CLAUDINE.

C'en étoit fait de moi, madame la marquise, sans vous, sans l'espérance en vos bontés. Je me suis dit que vous n'abandonniez jamais les malheureux, que c'étoit un vrai bonheur pour vous de les secourir, que vous regardiez tous vos paysans comme vos enfans.

LA MARQUISE.

Sans doute, et mes secours appartiennent sur-tout à une brave femme comme vous.

FLORIZEL.

La bonne maman!

CLAUDINE.

Je vous devrai tout, madame; je vous devrai la vie et celle de ma famille.

LA MARQUISE.

Je vous ferai donner du grain pour ensemencer votre bien, ainsi que celui qui sera nécessaire à votre ménage jusques à la récolte prochaine. Êtes-vous contente?

CLAUDINE.

Comment ne le serois-je pas, madame, après une telle marque de bonté de votre part?

LA MARQUISE.

Je ne m'en tiens pas là. Je veux me charger encore de faire rétablir votre maison, comme de vous rendre les meubles qui vous sont nécessaires. Mais...

CLAUDINE.

Ah! madame!...

LA MARQUISE.

Écoutez. Je ne saurois m'empêcher de mettre une condition au service que je vais vous rendre, et la voici; c'est que vous aurez soin de me rendre chaque année, pendant six ans, le sixième du grain que je vous aurai prêté. Cela pourroit-il vous convenir? Parlez; y consentez-vous?

CLAUDINE.

Si j'y consens, madame? Toutes les récoltes de mon bien ne devroient-elles pas vous appartenir?

LA MARQUISE.

Mon fils, conduisez sur le champ cette femme chez mon intendant à qui vous porterez l'ordre de lui faire fournir tout ce qui lui est le plus nécessaire pour le moment. Je dirai moi-même mes dernières intentions à monsieur Dupré. Vous pouvez lui demander, en même tems, l'argent dont vous m'avez dit avoir besoin. Allez; ne perdez point de tems.

FLORIZEL,

prenant Claudine sous le bras.

Allons, Claudine, allons. Maman, je vais revenir tout-à-l'heure pour vous remercier.

LA MARQUISE.

C'est bon. Adieu, ma bonne femme; adieu. Allez vîte consoler votre mari et vos enfans.

CLAUDINE,

se jetant à ses genoux.

Que le Ciel vous conserve, ma chère dame, pour le bonheur de tout ce qui vous approche.

LA MARQUISE,

la relevant.

Que faites-vous? Apprenez que ce seroit là le vrai moyen de troubler le plaisir que j'ai à vous obliger. Non, ce n'est point devant moi qu'il faut vous mettre à genoux. Je suis charmée de votre reconnoissance; mais c'est en travaillant bien, en donnant de bons exemples et de bonnes leçons à vos enfans, que vous devez me la prouver, que vous me ferez voir que vous m'aimez.

CLAUDINE.

Que de bonté! Que je suis heureuse!

LA MARQUISE.

Mon bonheur surpasse peut-être le vôtre dans ce moment-ci. Mais allez, je vous le répète, allez vîte

consoler votre famille.

CLAUDINE,

en s'en allant, et conduite par Florizel.

Ah ! la bonne dame !

SCÈNE V.

LA MARQUISE.

VOILA une pauvre femme qui se retire bien consolée, bien contente moi. Dans le fond cependant que m'en coûtera-t-il pour faire réparer le dommage de son petit bâtiment? Qu'est-ce qu'il m'en coûtera pour faire son bonheur? Pas seulement peut-être ce qu'une robe superflue, ou un nouveau bijou pourroit me coûter. Et cependant quelle différence de jouissance! Mais ce qui m'enchante, ce qui m'intéresse davantage dans ce moment-ci, c'est la tendresse de mon fils pour ses parens, et son opinion sur le testament de mon frère. Que j'aime à le voir penser ainsi! Que je me trouve à mon aise sur mon projet!

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, FLORIZEL.

FLORIZEL.

CHÈRE maman, je viens de trouver très à propos dans l'antichambre monsieur Dupré qui m'a compté l'argent que vous m'avez permis de lui demander. Il va, dit-il, s'occuper à exécuter vos ordres pour soulager les premiers besoins de Claudine. Pour moi, je me hâte de vous faire tous mes remercîmens.

LA MARQUISE.

C'est bon, mon ami.

FLORIZEL.

N'appréhendez pas au moins que j'oublie de vous rendre compte de l'argent que j'avois, et de celui que vous venez de me donner.

LA MARQUISE.

Je ne vous en parlois pas, parce que, sûre de votre cœur, je le suis dans cette circonstance de votre mémoire.

FLORIZEL.

Mais, maman, oserois-je vous demander pourquoi vous n'avez pas donné quelque argent à Claudine?

LA MARQUISE.

Mon cher fils, je ne suis point du tout fâchée, je suis même très-contente que vous me fassiez cette question à laquelle je vais promptement répondre. Ce que j'ai à vous dire pourra vous être très-utile un jour. Écoutez-moi.

FLORIZEL.

Je vous promets bien de ne pas perdre un seul mot de ce que vous aurez la bonté de me dire.

LA MARQUISE.

Je vous le répète, mon enfant; la générosité doit être éclairée, et c'est peu de chose de faire du bien, si on n'y met pas beaucoup d'attention et de suite. Il est bien plus simple sans doute et plus commode de donner de l'argent à ceux qu'on veut tirer de peine, qu'on veut arracher à la misère. On est délivré ainsi de toute espèce de soins. Mais ce secours n'est trop souvent que celui du moment, et peut même avoir des suites très-dangereuses pour ceux à qui on le donne.

Il plonge trop souvent dans le désordre, ou du moins il invite à la paresse, vice trop commun parmi les hommes. De-là vient la privation des ressources que le travail continu peut seul attendre de la terre. Multiplier alors les secours, ce n'est que multiplier les abus. Les cesser, c'est peut-être, hélas! conduire aux crimes que l'indigence trompeuse semble rendre permis et nécessaires.

FLORIZEL.

Cependant comment est-il possible de subvenir sans argent aux différens besoins des malheureux? Je ne le conçois pas.

LA MARQUISE.

Sans argent; cela ne se peut pas toujours. Mais il faut se charger de faire l'emploi de l'argent que l'on donne. Après avoir fourni aux indigens les denrées dont ils ont besoin, il faut acheter pour eux des pièces de bétail, ou un métier, du fil, de la laine pour faire de la toile, ou quelque étoffe. Oui, il faut prendre le soin de leur donner toutes ces choses en nature, afin de les inviter ainsi au travail, au lieu de les en détourner, comme cela arriveroit souvent, si on

leur en donnoit la valeur en argent. Enfin il faut conduire la plupart des hommes à peu près comme des enfans.

FLORIZEL.

Je vous comprends à merveille. Mais, chère maman, vous parlez de donner, et cependant vous n'avez fait que prêter du grain à Claudine.

LA MARQUISE.

Rappelez-vous d'abord que je lui donne plusieurs autres objets, et apprenez ensuite pourquoi je ne fais seulement que lui prêter du grain. C'est pour engager, pour obliger cette femme à cultiver, et à faire cultiver son bien par sa famille avec plus de soin. Ainsi elle pourra me rendre, et me rendra le grain que je lui aurai prêté, afin de se ménager la même ressource pour les accidens, pour les malheurs à venir. Vous imaginez bien cependant que si, malgré ses soins, les récoltes ne sont pas abondantes, je lui accorderai la remise de ce qu'elle doit me rendre. Si, au contraire, comme j'ai tout lieu de m'y attendre, les récoltes qu'elle fera sont plus que suffisantes pour ses besoins et ceux de sa famille, alors, mon fils,

je prendrai, sans balancer, ce qui me sera dû, et c'est là pour moi un moyen de plus d'étendre mes charités sur d'autres malheureux. Mais, mon ami, je m'apperçois que voici une conversation bien longue pour être aussi sérieuse.

FLORIZEL.

Je vous proteste que je ne me suis point du tout apperçu de sa longueur.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Je la termine cependant. A votre âge on ne doit pas encore s'arrêter fort long-tems sur la même matière, et je fais bien de prévenir l'ennui. D'ailleurs je me rappelle une idée qui m'est venue ce matin, et j'ai des ordres à donner en conséquence. Attendez-moi; je vais revenir.

FLORIZEL.

Cela suffit, chère maman.

SCÈNE VII.

FLORIZEL.

J'AIME à la folie à causer avec maman. Elle trouve le moyen de m'amuser et de m'intéresser toujours en m'instruisant. Aussi j'apprends bien plus avec elle dans un quart d'heure qu'avec mes livres dans un jour. Pourquoi donc cela? C'est que je lui fais mes petites objections, et que jamais sa bonté ne dédaigne d'y répondre, soit pour me démontrer bien amicalement que j'ai raison, soit pour me prouver de même que j'ai tort. Le précepteur que j'ai eu faisoit bien à peu près la même chose; mais il y joignoit moins de patience, moins de douceur, moins d'amitié, et par conséquent j'étois moins empressé à causer avec lui. Que je suis heureux d'avoir une telle mère! Je ne puis cependant m'empêcher de lui faire un reproche, et c'est le seul que j'aie jamais eu à lui faire. Elle ne veut pas saisir ce que je n'ai point encore osé lui dire tout-à-fait, ce qu'il me semble qu'elle auroit dû deviner, si son

cœur ne le lui avoit pas déja inspiré. J'ai beau lui parler de la situation malheureuse de nos parens, de l'injustice de son frère ; elle ne paroît pas du tout penser à réparer cette injustice. Est-ce que je ne puis pas, sans manquer au respect que je lui dois, lui faire pleinement connoître mes desirs si vifs et si justes ? Non, rien ne doit m'en empêcher ; mon cœur m'en assure, et il ne m'a jamais trompé. Je me jetterai aux pieds de cette mère si tendre. Elle m'écoutera ; elle me pardonnera, m'approuvera en voyant couler mes larmes, et sa pitié pour mes parens va les rendre à l'aisance et au bonheur. Mais les voici.

SCÈNE VIII.

FLORIZEL, LA COMTESSE, BÉLANGE, LE CHEVALIER.

La comtesse est habillée fort simplement, et ses enfans le sont fort mal pour leur état.

FLORIZEL,

baisant la main de sa tante qui l'embrasse.

AH ! chère tante, que je suis enchanté de vous voir !

LA COMTESSE.

Croyez, mon aimable neveu, que c'est un plaisir que je partage.

FLORIZEL.

Je le desire de bien bon cœur, et j'aime à m'en flatter. Permettez-moi d'embrasser mes cousins.

Il les embrasse.

Bon jour, mon ami Bélange.

BÉLANGE.

Mon cher cousin, j'étois, je vous le proteste, bien impatient d'être auprès de vous.

FLORIZEL.

Bon jour, mon petit chevalier.

LE CHEVALIER.

Vous êtes toujours charmant, mon cousin.

FLORIZEL,

à la comtesse.

Est-ce que mon oncle n'a pas pu venir?

LA COMTESSE.

Non. L'âge très-avancé de mon mari, et plus encore les malheureuses suites des blessures qu'il a reçues à la dernière bataille, ne lui ont point permis de s'exposer à la fatigue d'une route trop longue pour son état. Mais je me suis chargée de vous témoigner tous ses regrets, ainsi qu'à ma chère sœur. Il m'a aussi recommandé de ne point oublier de vous embrasser pour lui.

FLORIZEL.

Dépêchez-vous donc de lui obéir, chère tante.

Elle l'embrasse.

LA COMTESSE.

On m'a dit que ma sœur étoit en affaires; je n'ai pas voulu qu'on la détournât.

FLORIZEL.

Elle aura certainement bientôt fini. Elle étoit ici dans l'instant, et m'a quitté en m'assurant qu'elle alloit revenir. Si elle étoit instruite de votre arrivée, je suis bien convaincu qu'elle ne se feroit pas long-tems attendre; car elle vous aime en vérité de tout son cœur.

LA COMTESSE.

J'en suis très-persuadée. Mais je puis l'attendre patiemment avec vous.

FLORIZEL,

à part.

Ah! que j'ai de honte d'être vêtu comme je le suis, en voyant les habits de mes cousins!

BÉLANGE.

On nous a dit, mon cher Florizel, que vous alliez bientôt entrer au service.

FLORIZEL.

Oui, c'est l'intention de maman, et j'ai la plus vive impatience de la voir accomplir.

LE CHEVALIER.

Que vous êtes heureux!

FLORIZEL.

Mais, ma chère tante, me seroit-il permis de vous demander si vous ne comptez pas bientôt prendre le même parti pour mes cousins?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi. Ils sont nés pour donner leur vie à leur souverain et à la patrie. Aussi leur père s'est déja occupé de leur avoir des emplois. Mais ils n'ont pas, à beaucoup près, les mêmes facilités que vous. Je ne regarde point cependant leur peu de fortune comme un malheur pour eux. Ils n'en sentiront que plus le besoin de se bien conduire, et de se distinguer. Ainsi j'ose espérer qu'ils feront leur chemin, si, à la naissance que le hasard leur a donnée, ils joignent, comme je dois le présumer, le courage, le zèle et les bonnes mœurs.

FLORIZEL.

Je voudrois bien que nous fussions tous les trois dans le même régiment. Je serois trop heureux si cela étoit.

LA COMTESSE.

Pourquoi le desirez-vous si vivement?

FLORIZEL.

Pourquoi ? .. C'est que mes chers cousins me donneroient de l'émulation ; c'est que nous pourrions nous donner mutuellement des secours ; c'est que tout seroit commun entre nous.

LA COMTESSE.

Ce que vous dites là est bien honnête pour eux, et je vous en sais beaucoup de gré. Mais il y auroit des difficultés dans l'exécution de votre idée.

FLORIZEL.

J'ose me flatter que maman, plus heureuse que moi, pourra parvenir à les vaincre. Mais elle tarde trop à venir. Elle me gronderoit certainement si je ne l'avertissois pas que vous êtes arrivée, et, avec votre permission, je vais le faire.

LA COMTESSE.

Eh bien, allez-y, puisque vous le voulez.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, BÉLANGE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

EN VÉRITÉ, vous avez là un bien aimable cousin, mes chers enfans.

LE CHEVALIER.

Comme son amitié pour nous a paru sincère!

BÉLANGE.

Il a toujours eu le cœur excellent.

LA COMTESSE.

J'aime à vous le voir louer par la sensibilité, par cette vertu sans laquelle les autres, ou n'existent pas, ou sont sans activité. C'est une nouvelle preuve que vous me donnez, tous les deux, de la bonté de votre cœur.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, BÉLANGE, LE CHEVALIER, FLORIZEL.

LA MARQUISE,

embrassant sa sœur.

AH ! ma chère sœur, que je vous embrasse !

LA COMTESSE.

Il y a bien long-tems que je suis impatiente de vous voir !

LA MARQUISE.

embrassant vivement ses neveux qui lui ont baisé les mains.

Croyez que je vous aime bien, mes chers neveux.

A la Comtesse.

Mon fils m'a rencontrée comme j'allois entrer. Il n'y a qu'un instant qu'on m'a dit que vous étiez arrivée. Excusez-moi donc de n'être point venue plus tôt pour vous faire tous mes remercîmens du plaisir que je vous dois.

LA COMTESSE.

Certaines de notre amitié, ma chère sœur, nous ne devons point connoître les façons.

LA MARQUISE.

Une chose cependant trouble le plaisir que je ressens. On m'a dit que les infirmités de votre mari l'avoient empêché de vous accompagner. Est-il plus souffrant ?

LA COMTESSE.

Non. Il l'est même moins ; mais il l'est assez pour ne pas se mettre en route, sur-tout à cause des pluies qui ont commencé de si bonne heure cette année.

LA MARQUISE.

Je suis fâchée, très-fâchée qu'il ne soit pas ici, et pour plusieurs raisons.

LA COMTESE.

Soyez sûre qu'il en a autant de regrets que vous.

LA MARQUISE.

Je sais bien que je ne dois pas douter davantage de son amitié que de la vôtre. Mais ne seriez-vous pas un peu fatiguée du voyage ? car la course est assez longue.

LA COMTESSE.

Je conviens que j'ai eu la tête un peu étourdie par les secousses que m'a fait essuyer votre chemin, et sur-tout pendant la dernière lieue.

LA MARQUISE.

Oh ! je n'ai pas la folie de prendre le parti de mes chemins. On doit y travailler dès le premier moment où mes paysans n'auront plus aucune occupation pour eux-mêmes, aussitôt que je pourrai seule leur faire gagner quelque argent. Je crois donc pouvoir vous promettre que mes chemins seront meilleurs dans six ou sept mois au plus tard. Convenez que cela est bien consolant pour vous.

LA COMTESSE.

Sans doute ; car je compte fort venir passer ici une grande partie de l'été prochain.

LA MARQUISE.

En vérité ?

LA COMTESSE.

Oui, certainement.

LA MARQUISE.

Ah ! voilà ce qui s'appelle être très-aimable. Mais

le plaisir de m'entretenir avec vous me fait oublier que vous êtes fatiguée. Allez, chère comtesse, prendre quelque repos dans votre appartement ; je vais vous y accompagner.

LA COMTESSE.

Non ; ne me suivez pas, je vous en supplie. Ai-je mon appartement ordinaire ?

LA MARQUISE.

Oui ; mais je veux savoir s'il n'y manque rien.

LA COMTESSE.

Non, encore un coup, ne me suivez pas ; je l'exige de votre amitié.

LA MARQUISE.

J'obéis ; mais c'est à condition que vous allez me promettre d'ordonner ici comme si vous étiez chez vous.

LA COMTESSE.

Je vous le promets.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, FLORIZEL.

LA MARQUISE.

QU'AVEZ-vous donc, mon cher enfant? Dans un moment de plaisir et de joie, comme celui-ci, vous me paroissez rêveur; je vous trouve triste, et je vois des larmes prêtes à tomber de vos yeux.

FLORIZEL.

Cela est vrai.

LA MARQUISE.

Quelle en est la raison?

FLORIZEL.

Je vous avoue que je n'ai pu, sans la douleur la plus vive, voir mes cousins vêtus comme ils le sont; que je n'ai pu, sans honte, me voir auprès d'eux vêtu comme je le suis.

LA MARQUISE.

Quel remède y auroit-il à cela? En connoissez-vous quelqu'un? Dites-le moi.

FLORIZEL.

Si vous le vouliez, belle maman, il y en auroit un bien aisé.

LA MARQUISE.

Quel est-il ?

FLORIZEL.

Vous avez eu l'extrême bonté de me donner trois habits pour cette nouvelle saison. Il y en a deux que je n'ai point encore mis. Mes cousins sont à peu près de ma taille. Vous me comprenez sans doute à présent; n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, et je suis ravie de vous voir une idée à laquelle j'étois bien sûre que vous applaudiriez lorsque je l'ai eue. Aussi ai-je agi en conséquence.

FLORIZEL.

Comment ?

LA MARQUISE.

J'ai fait placer vos deux habits dans la chambre de vos cousins, et monsieur Dupré est chargé de les leur faire mettre. Eh bien, mon cher ami, êtes-vous content de moi ?

FLORIZEL.

Maman, que je vous ai d'obligation! Mais daignerez-vous permettre que je saisisse ce moment pour vous demander une plus grande preuve de bonté?

LA MARQUISE.

Parlez.

FLORIZEL.

J'ose donc l'implorer; je le dois. Mes cousins sont sans fortune par la cruelle disposition de mon oncle. Maman, chère maman, ne voudriez-vous point réparer ses torts?

LA MARQUISE.

Je me promets bien, mon cher enfant, de les aider, quand il sera question de les placer, de les avancer; et, si le Ciel disposoit de moi, vous feriez sûrement pour eux ce que je n'aurois pu faire moi-même.

FLORIZEL.

Et si, après avoir eu le malheur affreux de vous perdre, je me voyois mourir avant d'être parvenu à ma vingt-cinquième année, avant d'avoir pu les mettre en situation de se passer à l'avenir de mes secours, en réparant l'injustice qui leur a été faite, hélas!

que deviendroient-ils ?

LA MARQUISE.

Vous portez votre prévoyance un peu loin.

FLORIZEL.

Mais pas trop, ce me semble. D'ailleurs pourquoi donner à mes cousins comme charité ce qu'ils peuvent attendre comme justice ? Pourquoi ne pas leur rendre une partie du bien de mon oncle ?

LA MARQUISE.

Songez, mon ami, que ce bien m'a été confié pour mes enfans, pour votre sœur qui va dans peu sortir du couvent, et sur-tout pour vous.

FLORIZEL.

N'êtes-vous donc pas la maîtresse d'en disposer ? Ne connoissez-vous donc pas ma façon de penser, et ne devez-vous pas croire que ma sœur pense comme moi ?

LA MARQUISE.

Oui, elle me l'a dit.

FLORIZEL.

Ne serons-nous pas trop riches tous deux ? Faut-il nous laisser le regret de voler, en quelque manière, cinq cents mille francs à nos çousins ?

LA MARQUISE.

Mon enfant, si j'avois la foiblesse de me rendre à vos desirs, peut-être, quelque jour, vous m'en feriez vous-même des reproches.

FLORIZEL.

Que vous ai-je fait, chère maman, pour m'affliger ainsi ?

LA MARQUISE.

Pardon, mon ami. J'ai eu tort de t'affliger, et j'en ai un vrai repentir. Cependant...

On entend des violons.

FLORIZEL.

Ce sont les noces qui arrivent.

LA MARQUISE.

Voici nos parens aussi. Allez promptement avertir le bailli qu'il peut faire entrer les mariés, et soyez sûr que vous serez content de moi autant que je le suis de vous.

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, BÉLANGE, LE CHEVALIER.

Bélange et le chevalier sont en habit neuf.

LA MARQUISE,
allant au devant de sa sœur.

VOUS ne vous êtes pas trop reposée, ma sœur!

LA COMTESSE.

Non; mes enfans n'ont pas voulu le permettre, tant ils sont pressés de vous remercier de vos bienfaits.

LA MARQUISE.

Ne parlons pas de cela, je vous en prie, mes chers neveux.

BÉLANGE.

Pourquoi contraindre notre cœur?

LE CHEVALIER.

Comment voulez-vous que nous vous obéissions?

LA MARQUISE.

C'est une petite galanterie de votre cousin, et je

suis parfaitement convaincue que vos remercîmens l'embarrasseroient. Il va nous amener des jeunes gens que l'on vient de marier, et dont les cœurs sont bien contens. Partageons leur joie. Ah ! que c'est un doux spectacle que celui du bonheur, et sur-tout quand on y a contribué.

SCÈNE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, BÉLANGE, LE CHEVALIER, FLORIZEL, LE BAILLI, LES QUATRE MARIÉS, HUIT PETITS ENFANS.

Les mariés vêtus en blanc, et les enfans en bleu, ayant le bailli à leur tête, se rangent aux deux côtés du théâtre sur une marche jouée par les violons.

LA MARQUISE.

MONSIEUR le bailli, dites-moi, je vous prie, qui sont ces petits enfans?

LE BAILLI.

C'est, madame, une partie de ceux qui sont nés des heureux mariages qu'ont faits votre bonté et votre générosité. Ce sont tous ceux qui ont pu venir vous témoigner leur reconnoissance.

LA COMTESSE.

N'est-il pas vrai, chère sœur, que leur présence et leurs soins vous paient bien de vos bienfaits?

LA MARQUISE.

Je suis dans l'enchantement. Monsieur le bailli, pourriez-vous encore me dire qui a vêtu ainsi ces enfans ?

LE BAILLI.

Madame...

LA MARQUISE.

Eh bien ! Quoi ! vous gardez le silence ! Florizel, ne pourriez-vous pas venir au secours de monsieur le bailli, et le tirer d'embarras ?

FLORIZEL.

Allons, maman, allons; vous avez deviné mon secret, je le vois bien.

LA MARQUISE.

Oui, mon enfant, et tantôt vous aviez bien raison de dire que je vous approuverois.

Aux mariés.

Mes amis, ayez toujours la même conduite que vous avez eue jusqu'à présent; aimez-vous bien tendrement; élevez bien vos enfans si le Ciel favorise votre union, et je vous promets que vous trouverez en moi une seconde mère.

LE BAILLI,

à la marquise.

Au nom des habitans de cet heureux séjour,
Qu'anime la reconnoisance,
Au nom de ces enfans dont la voix, chaque jour,
Vous bénira de leur naissance,
Je dois vous peindre ici le respect et l'amour;
Mais je sens mon insuffisance.
Parlerai-je de vos bienfaits?
Ce seroit retracer le cours de votre vie,
Et je crains qu'un discours, pour d'autres plein d'attraits,
Par sa longueur ne vous ennuie.
Ainsi j'honore, et je me tais.

LA MARQUISE.

Monsieur le bailli, c'est là bien plutôt une leçon qu'une louange que vous me donnez. Je vous en fais mes remercîmens, et j'en profiterai.

LE BAIILI.

Madame, je vous assure que je n'ai parlé que d'après tout le monde. Mais voulez-vous bien permettre à ces enfans d'exécuter un petit divertissement qu'ils ont préparé?

LA MARQUISE.

Très-volontiers.

Les petits garçons et les petites filles forment une danse où ils s'entrelacent d'abord deux à deux avec des guirlandes de fleurs, et finissent par s'enchaîner tous ensemble.

FLORIZEL.

Maman, vous avez doté les nouveaux mariés, et moi je vais, avec votre permission, faire un petit présent à chacun de mes élèves.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon fils.

LA COMTESSE.

En vérité, ma sœur, je suis transportée de tout ce que je vois.

Florizel distribue lui-même à chaque enfant une pièce d'étoffe, ou de toile.

LA MARQUISE.

Mon fils, ne reste-t-il pas encore quelque chose à faire pour votre satisfaction ?

FLORIZEL.

Hélas ! oui ; vous le savez.

LA MARQUISE.

Eh bien, il faut remplir vos vœux auxquels je n'ai résisté que pour éprouver votre cœur. Il faut, mon cher enfant, que rien ne manque aujourd'hui à notre félicité.

A la comtesse.

Ma sœur, il est bien naturel que vous ayiez aussi votre présent de noces. J'exige donc de votre amitié que vous receviez la moitié de la succession de notre frère. Dans le vrai, ce n'est pas un présent que nous vous faisons, mes enfans et moi; c'est une dette sacrée dont nous nous acquittons.

LA COMTESSE,

prenant les mains de sa sœur.

Que faites-vous, ma chère sœur?

LA MARQUISE.

Ce que je dois, je vous le répète, et rien de plus.

FLORIZEL.

Que je suis heureux!

BÉLANGÉ,

baisant la main de la marquise.

Ma chère tante!...

LE CHEVALIER,

embrassant Florizel.

Mon cher cousin!...

LA COMTESSE.

Ma charmante sœur, mon très-cher neveu, vous me voyez confondue des preuves que vous me donnez de votre amitié. Comment pouvoir vous peindre l'excès de ma reconnoissance?

LA MARQUISE.

Nous y comptons, et c'en est assez pour nos cœurs. Allons nous mettre à table avec les nouveaux mariés et ces enfans. Après le dîner, le notaire, qui est ici, donnera la forme nécessaire à notre arrangement, et je n'aurai certainement jamais rien signé avec plus de joie. Oui, tous les hommes seroient bons et justes, s'ils pouvoient deviner les plaisirs & le bonheur qui naissent de la bienfaisance.

FIN.

LA VANITÉ
CORRIGÉE,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

CÉPHISE, *mère de Lucile, et tante de Lindor.*
LUCILE, *âgée de treize ans.*
LINDOR, *âgé de quatorze ans.*
ROZETTE, *femme de chambre.*

La scène est dans un château de Céphise.

LA VANITÉ CORRIGÉE, COMÉDIE.

Le théâtre représente la chambre de Lucile.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE,

assise auprès d'une table sur laquelle sont des cartes de géographie, des livres, une sphère et une écritoire avec du papier.

EN VÉRITÉ, je crois que je ferai très prudemment de renoncer aux soins que je prends pour m'instruire; car les personnes que je vois ici le plus souvent sont, presque toutes, incapables d'apprécier ce que je sais, et n'ont, la plupart, d'autre avantage que celui

de la naissance, qui, j'en conviens, en est un bien réel. Presque toutes n'ont pas seulement pensé qu'il étoit possible d'en acquérir d'autres par l'instruction, pour se donner une nouvelle supériorité sur les paysans qui les environnent. Heureusement il vient ici quelquefois des personnes plus instruites, et il est assez consolant, assez flatteur pour moi de voir leur extrême surprise lorsque je me mêle d'une conversation qui leur paroît au dessus de mon âge.

SCÈNE II.

CÉPHISE, LUCILE.

CÉPHISE.

QUOI! toujours à l'étude, ma chère fille? C'est assez vous occuper pour aujourd'hui.

LUCILE.

Mais, chère maman, je pense que c'est un moyen sûr de vous plaire, un moyen de me rendre plus digne de vous. D'ailleurs il est si doux d'être loué par vous! Votre approbation est presque aussi flatteuse pour mon amour propre, qu'elle est chère à mon cœur.

CÉPHISE.

Chère Lucile, je vous pardonne cette espèce de louange, parce que je me plais à croire que c'est le sentiment qui vous l'a dictée. Mais ne me louez-vous pas un peu parce que vous aimez à être louée?

LUCILE.

Non, maman, non, vous ne devez pas croire que ce soit là le motif qui me fait parler, quoique, je l'avoue,

je ne haïsse pas les louanges.

CÉPHISE.

Cet aveu me prouve du moins votre sincérité, et je vous en sais gré par cette raison. Mais il est peu propre à me rassurer sur mon inquiétude.

LUCILE.

Quelle inquiétude pouvez-vous avoir?

CÉPHISE.

Vous en serez instruite. Mais je veux d'abord vous prévenir que nous aurons ici aujourd'hui plusieurs de nos voisins qui doivent passer quelques jours avec nous. Écoutez-moi bien attentivement. Je vous ai souvent reproché de la vanité sur votre naissance, sur votre fortune à venir, purs effets du hasard, et qui ne devroient nous flatter que parce qu'elles nous mettent à portée d'aider nos semblables; sur votre figure qu'on vous dit être fort jolie, et qui n'est que l'avantage du moment, si c'en est un.

LUCILE.

Eh bien!

CÉPHISE.

Combien de fois, ma fille, ces avantages, ou réels,

ou imaginaires, vous ont-ils fait manquer d'égards pour la plupart des personnes qui viennent chez moi, d'après l'idée que vous vous êtes faite de votre supériorité sur elles ! Je dois donc vous avertir que plusieurs de celles qui arrivent ici aujourd'hui se sont plaintes de n'y avoir point éprouvé de votre part, non seulement tout ce que mon amitié devoit leur faire espérer, mais même ce que la plus simple politesse prescrit.

LUCILE.

Mais, j'ose vous assurer...

CÉPHISE.

Ne cherchez pas à vous excuser. J'ai trop souvent vu moi-même que ces personnes avoient raison de se plaindre. Et ne me faites-vous point encore gémir chaque jour sur vos airs de hauteur et de mépris avec mes gens ?

LUCILE.

N'aurois-je donc pas le droit de leur ordonner de me servir, et ne sont-ils pas payés pour cela ?

CÉPHISE.

Non, mademoiselle, non ; et, quand vous l'auriez,

ce droit, encore faudroit-il les traiter avec bonté, et sur-tout lorsqu'ils remplissent bien leur devoir, pour les dédommager, autant qu'il est possible, du malheur qu'ils ont de servir. Mais ils ne sont point à vos gages; ainsi vous ne sauriez leur témoigner trop de reconnoissance pour les services qu'ils veulent bien vous rendre. Je reviens vîte au sujet de ma nouvelle inquiétude que je ne crois, hélas! que trop fondée. Vous êtes bien plus instruite qu'on ne l'est ordinairement à votre âge. Mais vos progrès ne seroient-ils pas encore une suite de votre vanité? Je ne vous parle pas de cette vanité si nécessaire pour donner du mouvement et de l'énergie à notre ame, pour la diriger vers tout ce qui peut concourir à notre satisfaction, et à celle des autres; je ne vous parle que de celle qui multiplie nos avantages à nos yeux, et qui ne nous excite à en acquérir de nouveaux que pour nous inspirer bientôt de l'éloignement et du mépris pour les personnes ignorantes, ou moins instruites.

LUCILE.

Non, chère maman, je ne saurois croire que cette

vanité si odieuse ait pénétré jusqu'à mon cœur, et dirigé mes actions.

CÉPHISE.

Je voudrois fort pouvoir au moins en douter. Je voudrois fort que vous fussiez très persuadée que l'instruction et les agrémens de l'esprit sont bien moins estimables que les vertus et les qualités qui se trouvent dans les personnes que vous regardez avec supériorité.

LUCILE.

Vous pouvez être certaine que, quelque cas que je fasse de l'instruction et des agrémens de l'esprit, je sens cependant à merveille que les vertus leur sont infiniment préférables.

CÉPHISE.

Puissiez-vous en effet en être convaincue! Car c'est déja avoir des vertus que d'en bien connoître le prix. D'ailleurs sachez qu'une femme n'acquiert presque jamais impunément de supériorité du côté de l'esprit et des connoissances, et que c'est son sexe même dont l'orgueil sans doute mal entendu s'aigrit, et se déchaîne contre elle avec le plus de chaleur

et d'animosité.

LUCILE.

Mais il me semble que ce déchaînement est aussi malhonnête que singulier.

CÉPHISE.

Vous avez raison, et cependant la chose n'en est pas moins vraie. Combien les vertus et les qualités sont des avantages bien plus doux, bien plus réels que l'esprit et que les connoissances ! Elles nous attirent l'amitié et l'estime de ceux avec qui nous vivons, parce qu'elles ont beaucoup moins d'éclat, parce qu'elles ne blessent point l'amour propre des autres, et peut-être parce qu'elles peuvent leur être d'une utilité plus sensible que l'instruction, que les talens et l'esprit.

LUCILE.

Mais, chère maman, est-ce qu'il seroit possible que l'instruction nuisît aux vertus du cœur ?

CÉPHISE.

Bien au contraire, ma chère fille; elle sert à les fortifier, à les diriger, à leur donner une activité nouvelle. Mais, je ne saurois assez vous le répéter,

il faut que nos connoissances soient elles-mêmes dirigées par la prudence, et accompagnées par la modestie. Pour vous faire sentir la nécessité de cette dernière vertu, je puis vous offrir un exemple très frappant, si vous voulez bien y faire attention. Il n'y a pas plus de deux ans, vous le savez, que j'ai pris chez moi le petit Lindor votre cousin pour l'élever, pour lui tenir lieu de son père et de sa mère que la mort venoit de lui enlever. Eh bien, il est au moins aussi instruit que vous; il a une naissance égale à la vôtre, une fort jolie figure, une grande fortune; et cependant il est modeste. Si les personnes qui viennent chez moi paroissent vous traiter avec amitié, croyez que c'est bien plus pour moi que pour vous. Examinez attentivement dès aujourd'hui la conduite de nos voisins, et vous verrez à leur air, et à leur ton, combien votre cousin a de préférence sur vous. Vous n'aurez certainement pas beaucoup de peine à vous en appercevoir.

LUCILE.

Ils sont, je dois en convenir, bien estimables, nos voisins; mais vous pourriez convenir aussi qu'ils

ne sont pas fort amusans. Ils ne savent, presque tous, parler que de jardinage, de la semence, de la moisson et de la chasse.

CÉPHISE.

Quoi! vous estimez, dites-vous, nos voisins, et vous en parlez avec mépris, parce qu'ils manquent peut-être de quelques agrémens, parce qu'ils ne parlent le plus souvent que des choses qui leur sont familières, ou qui sont en effet les plus intéressantes pour eux! Et c'est devant moi que vous osez parler ainsi! Ah! je crains bien que cette fatale vanité ne trouble le repos de votre vie et de la mienne. M'aimez-vous bien, ma fille?

LUCILE.

Si je vous aime! Auriez-vous pu en douter un moment? Que la seule crainte de ce doute m'afflige!

CÉPHISE.

Il ne tient qu'à vous de m'ôter toute inquiétude là-dessus.

LUCILE.

Comment? Parlez, parlez, je vous en conjure, chère maman.

CÉPHISE.

Songez que mon bonheur dépend du changement de votre conduite. On vient. Songez bien que la manière dont vous vous conduirez avec les personnes qui vont passer quelques jours ici me fera juger de votre tendresse pour moi.

SCÈNE III.

CÉPHISE, LUCILE, ROZETTE.

ROZETTE.

MADAME, voilà deux carosses tout remplis, et des gens à cheval, qui entrent dans la cour.

CÉPHISE.

Ce sont sans doute nos voisins. Je vais au devant d'eux. Ma fille, j'espère que vous ferez une attention sérieuse à ce que je viens de vous dire.

LUCILE.

Et moi, maman, j'espère que vous aurez tout lieu d'être contente de moi.

CÉPHISE.

Adieu. Je vous ferai dire quand il sera tems que vous descendiez.

SCÈNE IV.

LUCILE, ROZETTE.

ROZETTE.

QU'AVEZ-vous donc, mademoiselle ? Il me semble vous voir de l'humeur. Est-ce que madame votre mère auroit pris la liberté de vous gronder ?

LUCILE.

Mais notre entretien a été assez sérieux pour me donner à rêver.

ROZETTE.

Je vois ce que c'est. On aura parlé d'astronomie, de géographie, d'histoire. Mais qu'est-ce donc que vous trouvez de si intéressant dans tout cela ?

LUCILE.

Tais-toi, ma pauvre Rozette. Va ; tu n'es point assez instruite pour en raisonner.

ROZETTE.

Ma foi, si je savois lire, je pourrois bientôt en raisonner, ou en déraisonner, ainsi que beaucoup

d'autres, au cas que je voulusse bien prendre la peine de m'instruire, ce que je ne crois pas, à vous dire vrai, que je fisse.

LUCILE.

Tu t'imagines donc qu'il ne faut que savoir lire pour acquérir des lumières sur ces différens objets, pour démêler la vérité, pour se former une opinion, et savoir combattre celle des autres?

ROZETTE.

En vérité, mademoiselle, je ne comprends rien, non rien du tout à ce que vous me dites. Mais ce que je sais fort bien, c'est que, si vous n'aviez pas toujours le nez fourré, ou dans des livres, ou sur des cartes, vous n'entendriez rien vous-même à ces sciences; et delà je conclus que, si je voulois étudier, ainsi que vous, je serois sans doute, et bientôt, aussi savante que vous l'êtes.

LUCILE.

Je le crois.

ROZETTE.

Vous n'avez pas trop l'air de le croire; mais cela n'en est pas moins vrai.

LUCILE.

Veux-tu que j'en fasse le serment?

ROZETTE.

Non, non, mademoiselle, et pour cause. Tenez, je vous passe le clavecin et la danse, parce que l'un amuse, et que l'autre donne de la grace au corps. Mais, dites-moi un peu : que vous importe de savoir que la terre tourne devant le soleil, ainsi que vous le prétendez? Que vous importe de savoir qu'à trois ou quatre mille lieues de la France il y a un grand fleuve que vous ne devez jamais voir, tandis que peut-être vous ne savez point qu'à deux cents pas du château il y a une source qui, bien dirigée, pourroit devenir très utile pour engraisser des prairies? Que vous importe de savoir que tel an, tel jour, tant de milliers d'hommes se sont réunis dans une plaine pour se battre, pour se massacrer?

LUCILE.

Je pourrois, et assez facilement, vous expliquer tous les avantages qui résultent de ces différentes connoissances; mais vous me diriez encore que vous ne me comprenez point.

ROZETTE.

Avouez que je vous ai fourni là une réponse fort commode.

LUCILE.

Mais je ne vous dis pas que votre ignorance soit un tort; car il est quantité de choses qu'il faut que je sache, et qui seroient très inutiles pour une fille comme vous.

ROZETTE.

J'étois bien surprise, mademoiselle, que vous ne vous fussiez pas déja servie d'une expression qui vous est si ordinaire; car vous êtes persuadée qu'on n'est rien lorsqu'on n'est pas de condition. Mais voici monsieur votre cousin. Vous le trouverez peut-être un peu plus digne de vous entendre.

SCÈNE V.

LUCILE, LINDOR, ROZETTE.

LUCILE.

BONJOUR, mon cher cousin. Comment vous portez-vous aujourd'hui ?

LINDOR.

Fort bien, ma belle cousine. Et vous ?

LUCILE.

A merveille. Ne sauriez-vous pas quelles sont les personnes qui viennent d'arriver ?

LINDOR.

Non ; je n'ai pas jugé à propos de descendre avant que ma tante me le fît dire.

LUCILE.

Je crains beaucoup que nous n'ayons cette madame Célimène qui fait tout ce qu'elle peut pour se donner des airs de qualité.

ROZETTE.

Mais son mari est bien gentilhomme.

LUCILE.

Cela n'est pas trop sûr.

LINDOR.

Pardonnez-moi, ma cousine.

LUCILE.

Au moins est-il très certain que Célimène n'est que la fille d'un petit bourgeois. Ne voudroit-elle pas aussi faire passer pour un vrai prodige de beauté sa fille aînée, parce qu'elle a de ces grands yeux qui ne finissent point, mais des yeux qui s'ouvrent, et qui vous regardent si bêtement!....

LINDOR.

Je conviens que Célimène n'est pas fort adroite de louer sa fille auprès de vous.

LUCILE.

Mais auprès de beaucoup d'autres, comme auprès de moi. Je suis fâchée que vous ne soyez pas descendu, que vous ne sachiez pas si elles sont ici, parce que, dans ce cas, je descendrois sûrement le plus tard qu'il me seroit possible.

LINDOR.

Vous le dirai-je, ma charmante cousine? Je ne suis

point du tout pressé de me montrer; car, quoiqu'on nous accable de complimens, et qu'on nous caresse fort, j'ai cru voir souvent que les enfans sont importuns pour les grandes personnes. Oui, on se croit obligé de nous caresser, de nous louer, de nous faire répéter ce qu'on nous a déja entendu dire vingt fois, et il est assez facile de démêler la gêne que cette politesse impose.

ROZETTE,

à Lucile.

J'entends très bien cela, par exemple, et cela n'est pas trop mal vu. Qu'en pensez-vous?

LUCILE.

Et moi, je ne vous entends que trop. Ayez, s'il vous plaît, la bonté d'aller demander à maman si je puis descendre.

ROZETTE.

Ceci devient sérieux. J'y vais, mademoiselle.

SCÈNE VI.

LUCILE, LINDOR.

LUCILE.

En vérité, mon cher cousin, je ne conçois rien à votre modestie, et je crois que vous feriez très sagement de vous en défaire.

LINDOR.

Charmante cousine, je suis accoutumé à prendre vos avis pour des leçons, et je m'en trouve très bien; mais, dans ce moment-ci, permettez-moi de vous le dire, il ne m'est pas possible d'être du même sentiment que vous. Je vous avoue même que je ne parle guères qu'en tremblant devant le monde des choses que je sais le mieux, soit que je craigne de ne point les savoir encore assez bien, soit parce que je parle devant des personnes qui doivent les savoir bien mieux que moi.

LUCILE.

Est-ce que leurs éloges ne vous flattent pas, ne

vous font pas beaucoup de plaisir?

LINDOR.

Mais, pas trop. Je crois qu'ils ne sont donnés qu'à mon âge, et que le plus souvent je ne les tiens encore que de la politesse.

LUCILE.

Pour moi, j'avoue de bonne foi que je crois mériter assez souvent les éloges qu'on me donne, et que je les crois même sincères.

LINDOR.

Vous avez bien des droits que je n'ai pas.

LUCILE.

Mais vous en avez aussi, et beaucoup. A quoi vous êtes-vous occupé ce matin?

LINDOR.

A lire la fin de la vie de monsieur de Turenne.

LUCILE.

Vous avez donc senti redoubler en vous le desir d'imiter ce grand homme?

LINDOR.

Je ne crois pas que personne puisse se flatter de l'imiter jamais. Je vous dirai pourtant que j'attends

bien impatiemment le tems où il me sera permis de chercher à marcher sur ses traces, autant que cela me sera possible.

LUCILE.

Quel est l'événement de sa vie qui vous intéresse davantage?

LINDOR.

Je serois fort tenté de croire que c'est un trait de bonté et de simplicité de sa part. Au moins est-il certain qu'il m'a touché infiniment.

LUCILE.

Quel est-il?

LINDOR.

Il me semble voir ce héros, après ses victoires, se mêler parmi le peuple sans la plus légère marque de distinction, être pris pour juge à une partie de boule, se rendre à la prière des joueurs pour aller manger avec eux le gain de la partie, et, reconnu enfin, ne s'occuper que du soin de faire oublier à ces bonnes gens prosternés à ses pieds, la confusion douloureuse qu'ils éprouvoient pour l'avoir traité avec tant de liberté. Jamais sûrement il n'a reçu d'hommage plus

flatteur, parce qu'il ne pouvoit en recevoir de plus sincère. Non, jamais il ne m'a paru plus grand. Aussi ce récit m'a-t-il attendri jusqu'aux larmes. Et vous, ma jolie cousine, qu'avez-vous lu aujourd'hui ?

LUCILE.

J'ai lu un ouvrage d'ancienne chevalerie. Ah ! que c'étoit un tems charmant que celui-là !

LINDOR.

Je pense comme vous.

LUCILE.

Que d'égards on avoit alors pour les dames !

LINDOR.

On étoit déja quelque chose à mon âge.

LUCILE.

J'aime sur-tout, oui, j'aime à la folie ces tournois où se rendoient, de toutes les parties du monde, des chevaliers couverts de fer, d'or et de diamans, et plus parés des livrées de leurs dames. Que j'aime à me les représenter la lance au poing, publiant dans tout l'univers qu'il n'y avoit pas de dame plus belle que la leur, le soutenir dans différens combats, et aller ensuite mettre à ses pieds les prix qu'ils avoient

remportés!

LINDOR.

Ah! quel malheur que ces usages n'existent plus, ma charmante cousine! Dans peu d'années j'aurois été votre chevalier, et certainement j'aurois toujours été vainqueur.

SCÈNE VII.

LUCILE, LINDOR, ROZETTE.

ROZETTE.

Vous pouvez descendre, mademoiselle, et aller dans le jardin avec la compagnie.

LUCILE.

Et mon cousin ne descendra-t-il pas?

ROZETTE.

Madame votre mère ne m'en a rien dit.

LINDOR.

J'attendrai patiemment qu'on m'avertisse.

ROZETTE.

Dépêchez-vous donc bien vîte, mademoiselle. Les louanges vous attendent là-bas.

LUCILE.

Mais cela se pourroit bien, et il est à présumer encore qu'elles me seroient très indifférentes.

SCÈNE VIII.

LINDOR, ROZETTE.

ROZETTE.

C'EST en vérité bien dommage qu'elle ait autant de vanité.

LINDOR.

Qui n'a pas quelque défaut ?

ROZETTE.

Mais tous les défauts ne sont pas révoltans comme celui-là.

LINDOR.

Si la vanité peut être pardonnable à quelqu'un, quoiqu'elle soit ma cousine, j'ose dire que c'est à elle. Figure charmante, esprit vif, mémoire étonnante ; elle a tout.

ROZETTE.

Cela peut être ; mais cette vanité gâte tout.

LINDOR.

Non, non, quand elle est accompagnée d'un bon

cœur, et vous conviendrez sans doute qu'on ne peut en avoir un meilleur que celui de ma cousine.

ROZETTE.

Oui, cela est vrai, et il faut que cela le soit bien, puisque j'en conviens avec vous ; car je ne suis point en humeur de la louer.

LINDOR.

Vous ne disconviendrez sûrement pas qu'elle ne soit remplie de tendresse pour ses parens, de pitié pour les malheureux.

ROZETTE.

Eh bien, oui, monsieur, cela est encore très vrai. Mais vous êtes un enfant bien singulier. Quoi ! vous voulez me forcer à louer votre cousine, quand je n'en ai point du tout envie. Si vous dites encore un seul mot à son avantage, je me dédirai de tout le bien dont je suis convenue ; je vous en avertis.

SCÈNE IX.

CÉPHISE, LINDOR, ROZETTE.

CÉPHISE.

ROZETTE, où est donc ma fille?

ROZETTE.

Elle vient de descendre, madame, et sans doute elle a passé tout de suite dans le jardin.

CÉPHISE.

Allez vîte voir où elle est.

ROZETTE.

J'y vais, madame.

SCÈNE X.

CÉPHISE, LINDOR.

CÉPHISE.

BON JOUR, mon neveu.

LINDOR.

Embrassez-moi, ma chère tante, je vous en supplie. Vous ne m'avez pas encore embrassé d'aujourd'hui.

CÉPHISE.

Bien volontiers, mon ami; car j'ai pour vous la plus vive tendresse.

Elle l'embrasse.

LINDOR.

Encore une fois, je vous en conjure.

CÉPHISE,

l'embrassant encore.

De tout mon cœur.

LINDOR.

Voilà le jour qui commence pour moi. Que je suis content!

CÉPHISE.

Que je me plais à voir votre sensibilité, mon cher neveu! Que je me plais à vous dire, à vous répéter que je suis, chaque jour, plus satisfaite, plus heureuse de votre application à vos devoirs, et plus touchée de votre reconnoissance pour le soin que je prends de votre éducation!

LINDOR.

Ma chère tante, je me sais souvent bien mauvais gré de ne pouvoir pas faire davantage pour me rendre digne de toutes les bontés que vous daignez avoir pour moi depuis que vous m'avez pris auprès de vous, depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon père et ma mère.

CÉPHISE.

C'est un malheur que rien ne peut réparer, et je suis bien aise que vous vous le rappeliez même devant moi. Mais je ferai de mon mieux, mon très cher neveu, non pour vous le faire oublier, ce qui ne doit jamais être, ce qui n'arrivera sûrement pas, mais pour qu'il vous soit moins funeste, et qu'il influe moins sur le reste de votre vie.

LINDOR.

Que je suis sensible à votre amitié ! Que j'en suis reconnoissant ! Que c'est un plaisir bien doux pour moi que celui de vous en assurer !

CÉPHISE.

Je crois fermement, mon ami, qu'il ne surpasse pas celui que vous me faites éprouver, et je serois trop heureuse si ma fille vous prenoit pour modèle, si elle se piquoit de vous ressembler sur-tout par la modestie.

LINDOR.

C'est moi qui serois véritablement heureux d'avoir quelque ressemblance avec elle. J'aurois ainsi plus de droits à vos bontés et à la douce espérance de ne les voir jamais s'affoiblir.

CÉPHISE.

Je ne puis pas être fâchée, mon cher neveu, que vous ayez une idée infiniment trop avantageuse de ma fille, et la tendre amitié qu'elle a pour vous est ce qui me fait le plus espérer de voir, un jour, disparoître les défauts que je lui reproche. Je le desire autant pour vous deux que pour moi, puisque la conformité

d'âge et la parenté vous destinent à vivre long-tems ensemble, puisque... Mais Rozette ne revient point.

LINDOR.

Voulez-vous que je descende pour voir où est ma cousine?

CÉPHISE.

Non; il est inutile que vous me quittiez. Rozette va sans doute revenir. Vous descendrez ensuite avec moi dans le jardin. Vous n'en serez pas fâché, n'est-ce pas?

LINDOR.

Non, assurément, ma chère tante. J'aime trop à vous voir, à vous entendre, et je ne suis bien heureux que quand je suis près de vous.

SCÈNE XI.

CÉPHISE, LINDOR, ROZETTE.

ROZETTE.

AH ! madame, il vient d'arriver à mademoiselle votre fille une chose qui l'a cruellement mortifiée.

CÉPHISE.

Quoi donc ?

LINDOR.

Qu'est-il arrivé à ma chère cousine ?

ROZETTE.

Ne vous inquiétez pas, madame ; je suis sûre que la leçon qu'elle a reçue ne vous fâchera point.

CÉPHISE.

Expliquez-vous.

ROZETTE.

Je suis descendue à tems pour être témoin de cette aventure. Mademoiselle, suivant votre ordre, avoit été vous chercher. Je l'ai rencontrée l'oreille appuyée contre la palissade du berceau qui est à l'entrée du

jardin. Elle écoutoit la compagnie qui venoit de s'y rendre. J'ai écouté aussi. Une de ces dames arrivées aujourd'hui disoit aux autres : » Heureusement nous » n'avons pas encore vu cette petite Lucile qui, avec » ses prétendues connoissances, ne fait qu'ennuyer et » révolter. — Une autre a ajouté : » Avez-vous remarqué » qu'à peine elle daigne parler, répondre, ou faire la » révérence aux personnes de qui la naissance lui » semble inférieure à la sienne? — » Sans doute, repart une troisième ; » et ne croit-elle point qu'on n'est pas » plus jolie qu'elle ? Assurément elle se trompe fort. » En vérité, si elle continue, elle sera insupportable. — Alors mademoiselle a tourné ses regards sur moi. J'ai vu son visage tout baigné de larmes, et je suis vite revenue pour vous instruire de cet événement, tandis qu'elle revient plus doucement en essuyant ses pleurs.

LINDOR.

Que je la plains !

CÉPHISE.

Gardez-vous bien de la plaindre, mon cher neveu. Il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux. Une

leçon pareille vaut mille fois mieux que toutes celles que j'aurois pu lui donner pour la corriger d'une vanité qui, tôt ou tard, auroit fait le malheur de sa vie. Mais la voici. Si elle est bien réellement affligée, ne cherchons qu'à la consoler.

SCÈNE DERNIÈRE.

CÉPHISE, LINDOR, LUCILE, ROZETTE.

CÉPHISE.

QU'AVEZ-vous, ma fille? Pourquoi pleurez-vous?

LINDOR,

prenant la main de Lucile,

Consolez-vous avec nous, ma chère cousine.

LUCILE,

regardant sa mère, puis baisant une de ses mains, et fondant en larmes.

Ah! maman!

CÉPHISE.

Qu'avez-vous donc?

LUCILE.

Vous savez tout, maman. Voilà Rozette... Et ce sont les mêmes personnes qui m'ont louée tant de fois! Je suis au désespoir.

CÉPHISE.

Oui, je suis instruite de ce qui vous est arrivé, et

il ne me manque plus que de savoir la véritable cause de la douleur où je vous vois.

LUCILE.

Maman, je vous en assure, c'est d'avoir mérité les reproches que l'on m'a faits.

LINDOR.

La bonne, la charmante cousine!

LUCILE.

Que je sens bien à présent, mon cher cousin, tout le prix de votre exemple!

Se jetant dans les bras de sa mère.

Que je sens le prix de vos leçons!

CÉPHISE.

Embrassez-moi, ma chère fille. Non, vous n'avez plus de torts dès que vous avez senti la nécessité de vous corriger, dès que vous l'avez résolu. Car vous vous corrigerez; n'est-il pas vrai?

LUCILE.

Oui, certainement.

CÉPHISE.

Vous voyez, ma chère enfant, le cas qu'il faut faire des éloges qu'on donne dans le monde. Vous voyez qu'il

faut ménager l'amour-propre des autres, leur voiler ses avantages, et ne prétendre à aucune supériorité sur eux que par la pratique des vertus. Soyez donc modeste, ma très-chère fille, et il ne vous manquera plus rien pour votre bonheur, et pour celui de votre mère.

LUCILE.

Non, maman, non, rien ne me sera jamais difficile pour contribuer au bonheur d'une mère si tendre et si aimable.

CÉPHISE.

Allons, mon enfant, allons joindre la compagnie, et ne vous souvenez de ce que vous avez entendu, que pour forcer, par une conduite modeste, les personnes qui ont dit du mal de vous à en dire beaucoup plus de bien à l'avenir.

FIN.

L'INGRATITUDE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

VOLIGNI.

AUGUSTE, *fils de Voligni, âgé de douze ans.*

ÉMILE, *fils de Voligni, âgé de dix ans.*

DESFOSSES, *précepteur des deux enfans.*

CHARLOT, *fils d'un fermier, élevé dans la maison de Voligni, âgé de quatorze ans.*

DUBOIS, *laquais.*

La scène est à Paris, dans la maison de Voligni.

L'INGRATITUDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un sallon.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOLIGNI, DESFOSSES.

VOLIGNI.

VOTRE ton, vos discours, votre air embarrassé, tout ajoute à mes inquiétudes et à mes tourmens, monsieur Desfosses.

DESFOSSES.

Pourquoi faut-il, hélas! que vous ne soyez pas plus tranquille que moi!

VOLIGNI.

Comment pourrois-je être tranquille avec un fils comme le mien ?

DESFOSSES.

Il y a long-tems que je partage tous les chagrins que son ingratitude vous fait éprouver. Aussi, comme vous seriez assez bon, s'il se corrigeoit, pour croire que vous en êtes redevable à mes soins, je crains que vous ne pensiez qu'il y a de ma faute, s'il n'est point comme vous le desirez.

VOLIGNI.

Que vous connoissez mal mes sentimens !

DESFOSSES.

Je suis bien plus affligé que vous ne pouvez le croire de tout ce que je vois, et, mon affliction ne pouvant guérir la vôtre, j'ose vous supplier de me permettre de quitter votre maison.

VOLIGNI.

Vous, me quitter !

DESFOSSES.

Hélas ! oui. Mais ce n'est point, je vous le proteste, sans le plus grand regret.

VOLIGNI.

Il ne manque donc plus rien à mon malheur ! Que ma situation diffère de celle de tant d'autres pères ! Je ne vois autour de moi que des sujets de désolation. Ici une épouse adorée que la mort va me ravir. Là un enfant dénaturé pour qui ma présence est une sorte de supplice, qui contemple d'un œil tranquille, d'un œil sec sa mère expirante, qui s'éloigne d'elle quand elle lui tend les bras, et qui rend ainsi le tourment de sa mort insupportable. Et vous, monsieur, vous de qui les lumières pourroient seules m'être de quelque secours, vous voulez inhumainement vous séparer de moi !

DESFOSSES.

Calmez-vous, je vous en conjure.

VOLIGNI.

Enfant ingrat !... Mais allons.... Où, malheureux Voligni ? Où ? Voir une épouse entre la douleur et la mort, et qui reproche peut-être à son fils le jour qu'il a reçu d'elle !... Holà ! quelqu'un !

SCÈNE II.

VOLIGNI, DESFOSSES, DUBOIS.

DUBOIS.

QUE veut, monsieur?

VOLIGNI.

Que fait mon fils aîné?

DUBOIS.

Il est dans le jardin où il se divertit au jeu de la balançoire avec le petit Charlot.

VOLIGNI.

Mon fils est à jouer avec Charlot?

DUBOIS.

Oui, monsieur.

VOLIGNI.

Le malheureux! Faites-le venir.

Dubois sort.

SCÈNE III.

VOLIGNI, DESFOSSES.

VOLIGNI.

IL est dans le jardin, il joue, il s'amuse, et sa mère se meurt!

DESFOSSES.

Monsieur, ne vous abandonnez donc point à votre désespoir.

VOLIGNI.

Cruel! et vous osez prétendre à me consoler quand vous mettez le comble à ce désespoir en voulant me quitter, en voulant me priver des ressources que je pourrois trouver en vous pour ramener mon fils à la vertu!

DESFOSSES.

Eh bien, monsieur, je vous immole ma volonté, mon repos, et je suis disposé à faire tout ce qui peut dépendre de moi pour vous être utile, oui, tout. Mais vous voyez mes succès jusqu'à présent.

VOLIGNI.

N'importe. Vous ne m'abandonnerez donc pas?

DESFOSSES.

Non; je vous le promets.

VOLIGNI.

Je revis; je sens heureusement renaître quelque espérance dans mon cœur, puisque vous voulez bien encore joindre vos soins aux miens. Au nom du Ciel, ne combattez point cette espérance. Je voudrois vous faire part d'une pensée qui m'est venue, et m'occupe depuis quelques jours. Écoutez-moi attentivement. Le fils de mon fermier, ce Charlot que la pitié m'a fait recueillir chez moi après la mort de tous ses parens, ne corrompt-il point Auguste? Il me semble qu'il est encore plus ingrat que mon fils. Je pourrois croire que c'est lui qui l'égare par ses discours, et qui le perd, hélas! par son exemple. Pardonnez cette idée à un père qui cherche peut-être à se tromper sur le malheur qui l'afflige, et sur le malheur plus affreux qui le menace.

DESFOSSES.

Il n'y a pas à balancer, monsieur; il faut renvoyer

Charlot de la maison.

VOLIGNI.

Mais que puis-je espérer de l'état de ma femme ? Je tremble de l'approcher.

DESFOSSES.

Sa douleur s'est un peu ralentie. Elle a consenti à prendre quelque nourriture.

VOLIGNI.

Fasse le Ciel que mes craintes s'évanouissent ! C'est mon fils, monsieur Desfosses, oui, c'est la dureté de son ame qui a jeté ma femme dans l'état où elle est. Je ne puis me le dissimuler. Je dois lui parler devant vous. Mais, non ; vous nous laisserez seuls. Que je suis malheureux ! Puissé-je au moins vous prouver, quelque jour, ma reconnoissance de tout ce que vous faites pour moi !

SCÈNE IV.

VOLIGNI, DESFOSSES, AUGUSTE, ÉMILE.

AUGUSTE,

dans le fond du théâtre, à son frère qui tient dans sa main un oiseau.

DONNE, donne-moi cet oiseau, je t'en supplie.

ÉMILE.

Tiens, le voilà, puisque tu le veux. Mais, mon frère, ne lui fais pas de mal. Il est si joli!

AUGUSTE,

prenant l'oiseau.

Tu ne saurois croire le plaisir que tu me fais.

DESFOSSES.

Voilà vos enfans; je me retire.

Il sort.

SCÈNE V.

VOLIGNI, AUGUSTE, ÉMILE.

ÉMILE.

QU'AVEZ-vous, mon papa ? Quoi ! vous versez des larmes ! Embrassez-moi, mon cher petit papa, et ne pleurez pas davantage.

VOLIGNI,

à Émile qu'il embrasse.

Va ; je n'ai plus de consolation qu'en toi seul, mon cher Émile. Comment as-tu laissé ta mère ?

ÉMILE.

Je viens de quitter cette bonne maman. Elle dort. Tout le monde, à qui j'ai demandé ce qu'il étoit possible d'espérer de sa santé, m'a assuré qu'elle étoit beaucoup mieux, et que dans vingt ans elle nous embrasseroit encore.

VOLIGNI,

à part.

L'excellent caractère ! Le charmant enfant !

A Auguste.

Et vous, monsieur, pourquoi donc n'étiez-vous pas auprès de votre mère?

AUGUSTE.

Je ne lui étois point nécessaire; j'ai passé dans le jardin, pour m'y promener.

VOLIGNI.

Si je ne me retenois!...

ÉMILE.

De grace, mon papa, ne vous mettez pas en colère. Je vous ai dit que maman reposoit, et il n'auroit pu que troubler son sommeil.

Auguste étouffe l'oiseau, et son frère, qui le voit, pousse un cri.

Ah!

VOLIGNI,

à Auguste.

Quoi! tu viens de tuer cet oiseau! C'étoit trop peu d'être ingrat; te voilà encore cruel et barbare.

A part.

Que je frémis pour moi-même, et plus encore pour lui! Ne viendra-t-il pas un jour où?... Quelle fatale

idée se présente à moi!

ÉMILE.

Mon père, appaisez-vous. Il n'avoit sûrement pas le dessein de tuer mon oiseau.

VOLIGNI.

Il ne l'avoit pas! Que tu te trompes, ô mon cher fils! Va; je dois lui supposer un assez mauvais cœur pour croire qu'il est fâché que tu le justifies.

A Auguste.

Malheureux! Que vous avoit-il fait cet oiseau?

AUGUSTE.

Mon père, il est mort de mes caresses.

VOLIGNI.

Sans doute; si vous caressez, c'est pour étouffer. C'est pour faire du chagrin à votre frère que vous avez tué son oiseau. Quels droits aviez-vous sur la vie de ce petit animal? Est-ce le droit du plus fort, qui devoit au contraire vous obliger à le protéger, à lui être utile? Qu'auriez-vous à dire, si je faisois avec vous le même usage de ce droit, si, comme vous le mériteriez?... Mais, hélas! où m'emporte une trop juste colère?

ÉMILE.

Ah ! cher papa !

VOLIGNI,

à Émile.

Sortez, mon cher enfant. Allez m'attendre dans la chambre de votre mère.

ÉMILE.

Daignez pardonner à mon frère.

VOLIGNI.

Nous verrons s'il le méritera. Encore un coup, mon fils, allez-vous-en chez votre mère.

ÉMILE.

Oui, mon papa, je resterai auprès de son lit, et je ne remuerai pas qu'elle ne soit éveillée.

SCÈNE VI.

VOLIGNI, AUGUSTE.

VOLIGNI.

C'EST ce caractère là, monsieur, que vous auriez dû prendre pour modèle, et non pas celui de votre indigne compagnon.

AUGUSTE,

à part.

Encore des reproches!

VOLIGNI.

Vous seriez touché de tous les maux que souffre votre mère.

AUGUSTE.

Je ne suis point insensible à ses maux. Mais que puis-je faire pour les soulager?

VOLIGNI.

Ce que vous pouvez faire? Vous est-il donc permis de l'abandonner à sa douleur, de ne la voir presque jamais, ou, si vous la voyez, de vous tenir auprès d'elle

avec l'air de l'ennui, sans lui donner aucune marque de l'affection que vous lui devez, sans verser une larme de sensibilité, sans répondre d'un seul mot à la tendresse qu'elle a pour vous? Depuis long-tems vous avez prouvé votre extrême ingratitude, non-seulement envers elle et moi, mais envers toutes les personnes qui vous environnent, et à qui vous êtes le plus redevable. Par exemple, ne devriez-vous pas témoigner sans cesse la plus vive reconnoissance à votre précepteur?

AUGUSTE.

Il est auprès de moi parce qu'il est bien payé pour cela, et sans doute il ne l'est que trop.

VOLIGNI.

Oui, monsieur, oui, si l'on mesuroit ses honoraires à ses succès. Mais, si vous ne savez rien, en a-t-il moins d'occupation, moins de travail, et n'est-ce pas pour lui une peine de plus de vous voir si mal répondre à celles qu'il prend? La Nature, monsieur, ne l'oblige point à prendre soin de vous, et c'est une raison qui devroit vous le faire respecter, vous le faire aimer davantage. Mais ce n'est pas encore là tout ce que j'ai

à vous dire. N'ayez, s'il est possible, l'esprit occupé que des choses que vous allez entendre. Daignerez-vous me prêter quelque attention? Oserai-je m'en flatter?

AUGUSTE.

J'écouterai tout ce que vous jugerez à propos de me dire.

VOLIGNI.

Eh bien, monsieur, croyez-vous, ne croyez-vous pas que vous deviez quelque reconnoissance à votre père et à votre mère pour cette vie qu'ils vous ont donnée? Répondez; qu'en pensez-vous?

AUGUSTE.

Mais... sans doute.

VOLIGNI.

Votre air et votre ton ne disent, hélas! que trop ce que vous pensez bien mieux que vos paroles. Que cette conversation devient douloureuse pour moi! Pourquoi l'ai-je commencée?

AUGUSTE.

Je vous assure, mon père, que vous interprétez mal ce que je pense.

VOLIGNI.

Plût à Dieu ! Si cela pouvoit être, vous ne seriez point incorrigible, et il resteroit encore quelque espoir, quelque consolation pour votre malheureux père. Mais c'est peu de chose que de vous avoir donné la vie en comparaison des soins que nous avons pris, votre mère et moi, pour vous élever. Cette tendre mère, loin de vous confier à des mains étrangères, a voulu vous nourrir de son propre lait. Elle a abandonné, et sans peine, et sans le moindre regret, pour veiller sur votre première éducation, les plaisirs auxquels son âge devoit l'attacher, ces plaisirs que sa fortune lui rendoit aussi faciles qu'ils étoient agréables à son goût. Elle n'a écouté que la Nature, et a toujours été pour vous au-delà de son devoir. Depuis que la raison a commencé à se développer en vous, ne vous ai-je pas fait les mêmes sacrifices ?

AUGUSTE.

Sans doute, mon père, et ma reconnoissance...

VOLIGNI.

Votre reconnoissance !... Oseriez-vous seulement convenir que vous vous êtes apperçu de nos soins,

lorsque vous enfoncez sans cesse le poignard dans mon cœur, et dans celui de votre mère que la mort va ravir à ma tendresse? Ingrat! Les mauvais conseils vous ont empoisonné. On vous a dit que vous n'étiez redevable de rien à vos parens; car il n'est hélas! que trop commun d'entendre assurer que les enfans n'ont aucune obligation à leurs parens du jour qu'ils en ont reçu, ne leur ont aucune obligation de les avoir nourris, soignés, élevés et instruits, d'autant que ces parens n'ont fait que remplir un devoir dont ils ne pouvoient se dispenser. Quels funestes principes! Mais je vois venir votre compagnon. Apprenez qu'il n'a pas long-tems à rester avec vous.

SCÈNE VII.

VOLIGNI, AUGUSTE, CHARLOT.

CHARLOT,

à Voligni.

MONSIEUR...

VOLIGNI,

brusquement.

Vîte ; dépêchez-vous. Qu'avez-vous à me dire ?

CHARLOT.

Que madame est éveillée ; qu'elle demande à vous parler.

VOLIGNI.

Cela suffit. J'ai eu trop de bonté pour vous. Mais le tems du repentir et de la justice est enfin arrivé.

Il sort.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, CHARLOT.

CHARLOT.

Il est encore, je crois, de plus mauvaise humeur qu'à son ordinaire.

AUGUSTE.

Rien de plus vrai. Cependant il m'a dit beaucoup de choses auxquelles je ne puis m'empêcher de faire réflexion.

CHARLOT.

Vous seriez, en vérité, bien bon de vous arrêter à ce qu'il vous a dit. Ils sont tous si hargneux dans cette maison. Toujours des plaintes, toujours des leçons à essuyer. C'est le père, c'est la mère, c'est le précepteur.

AUGUSTE.

Oh ! pour celui-ci je te l'abandonne. Dis en tout le mal que tu jugeras à propos ; je serai toujours de ton avis. Mais tu dois du respect à mes parens.

CHARLOT.

Il faudroit ne se gouverner qu'à leur fantaisie.

AUGUSTE.

Peut-être n'ont-ils pas tout-à-fait tort.

CHARLOT.

Ils sont toujours à vous reprocher ce qu'ils font. Parbleu, on les a bien élevés eux; on en a eu soin quand ils étoient petits.

AUGUSTE.

Ils en ont peut-être été reconnoissans, et, dans le fond, tu ne l'es pas trop de tout ce que mon père, qui ne te devoit rien, a fait pour toi. Aussi m'a-t-il dit qu'il vouloit t'éloigner d'ici.

CHARLOT.

Je pourrois vous prouver que cela m'est bien égal, et, si vous vouliez m'écouter, je vous dirois un projet que j'ai formé.

AUGUSTE.

Voyons; je t'écoute.

CHARLOT.

Je vais donc m'expliquer; mais avant dites-moi si vous voudriez être mieux que vous n'êtes.

AUGUSTE.

Il n'y a pas de doute, si cela se peut.

CHARLOT.

Ne plus entendre votre précepteur crier à vos oreilles sans cesse.

AUGUSTE.

Oui, sûrement.

CHARLOT.

J'ai pour cela un moyen infaillible.

AUGUSTE.

Quel est-il ?

CHARLOT.

De quitter tous les deux la maison, et ainsi de les mettre dans l'embarras tous tant qu'ils sont. Après cela, ils verront qu'ils ont eu trop de rigueur pour vous, et nous aurons peut-être le plaisir d'apprendre qu'ils enrageront de tout leur cœur, quand vous ne serez plus ici.

AUGUSTES.

Qu'oses-tu me proposer ?

CHARLOT.

Vous ne manquerez de rien où nous irons. J'ai tout

arrangé pour cela, et, si vous étiez bien déterminé à m'accompagner, je vous dirois... Allons; parlez. Voulez-vous me suivre, ou non?

AUGUSTE.

Je ne puis me résoudre à prendre ce parti, et je te conseille...

CHARLOT.

Quoi! vous ne voulez point profiter de mes avis à présent que vous le pouvez? Il viendra un tems où vous vous en repentirez plus d'une fois.

SCÈNE IX.

AUGUSTE, DESFOSSES, CHARLOT.

DESFOSSES,

à Charlot.

RETIREZ-vous.

CHARLOT.

Pourquoi cela?

DESFOSSES.

Parce que je vous l'ordonne.

CHARLOT.

Vous me l'ordonnez! Eh bien, je me retire, mais pour ne plus recevoir d'ordres de vous.

SCÈNE X.

AUGUSTE, DESFOSSES.

DESFOSSES.

VOTRE père, monsieur, est plus affligé que jamais, plus en colère que jamais contre vous.

AUGUSTE,

à part.

Voilà de nouvelles remontrances.

DESFOSSES.

Madame votre mère est fort mal. Mais elle est bien moins malade de ses maux, que des chagrins que vous lui causez.

AUGUSTE.

Est-ce elle qui vous a ordonné de me parler?

DESFOSSES.

Oui, puisque vous voulez le savoir.

AUGUSTE.

A la bonne heure. Je vous en écouterai avec un peu moins de peine et d'ennui.

DESFOSSES.

A peine vous eut-elle donné le jour, qu'elle mit en vous toute son espérance, toute sa consolation. On m'a dit qu'elle vous pressoit souvent contre son sein, qu'elle versoit des larmes de tendresse chaque fois qu'elle vous regardoit. O mère infortunée ! que tu ne prévoyois guères les tourmens que ce fils si chéri devoit te causer !

AUGUSTE,

à part.

Voilà de belles phrases, assurément.

DESFOSSES.

Que n'a-t-elle point fait pour vous ? Que ne feroit-elle pas encore, si vous méritiez sa tendresse ? » Mon » fils, ô mon cher fils ! — s'écrie-t-elle à toute heure !.. Dans le moment même, m'ayant vu parmi tous ceux qui l'entouroient, elle a tendu sa main vers moi, et m'a dit : » Allez trouver mon fils ; dites-lui ce que je » souffre ; dites-lui que je l'aime encore, et que je » touche peut-être à l'instant qui doit me séparer » de lui pour toujours. — Après cela, resterez-vous insensible ? Serez-vous plus dénaturé que les petits des

bêtes féroces, qui sont auprès de leur mère, et lèchent la plaie que le chasseur a faite dans ses flancs? Voulez-vous donc que votre mère meure désespérée d'avoir donné la vie à un enfant tel que vous? Voulez-vous qu'elle meure en vous maudissant?

AUGUSTE.

C'en est assez. Ne diroit-on pas, à vous entendre, que ma mère descend déja dans le tombeau, que j'en suis la cause, que je suis un monstre que tout le monde doit fuir?

DESFOSSES.

On ne diroit peut-être que trop vrai.

AUGUSTE.

Monsieur!...

DESFOSSES.

Tout murmure contre vous dans la maison. Il n'y a point ici de domestique qui ne vous fît justement des reproches sur votre ingratitude, s'il avoit la liberté de vous les faire.

SCÈNE XI.

AUGUSTE, DESFOSSES, DUBOIS.

DUBOIS,

à Desfosses.

MONSIEUR, je viens pour vous dire qu'il est arrivé un fâcheux événement chez vous.

DESFOSSES.

Quoi donc ?

DUBOIS.

Les diamans de madame ont été volés, et, comme le petit Charlot est sorti, comme on le soupçonne d'avoir fait le coup, on a couru après lui.

AUGUSTE.

Quels affreux soupçons ! Quelle injustice ! Voilà comme on nous traite ici ! C'est toujours sur Charlot, ou sur moi-même qu'on jette tout ce qui arrive de mal. Je le connois mieux que personne, et je réponds qu'il a toujours été incapable de faire une action aussi horrible.

DESFOSSES.

Et moi, monsieur, je fais plus que le soupçonner. Au reste nous serons instruits de tout. Voulez-vous bien avoir la complaisance de descendre avec moi chez madame votre mère ?

AUGUSTE.

Oui, pour goûter le plaisir de voir le mensonge confondu.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOLIGNI, ÉMILE.

VOLIGNI.

JE vous loue, mon fils, de prendre le parti de votre frère. Soyez toujours le même ; ayez de la tendresse pour votre sang ; défendez courageusement la cause de ceux que la calomnie et la médisance attaquent, quand vous auriez même à vous en plaindre. Ainsi vous trouverez toujours la paix dans votre ame, cette paix si consolante, et le seul bien qui puisse nous rendre heureux. Les personnes vertueuses vous aimeront, et les plus corrompues même auront pour vous une sorte de vénération. Car, quoique le vice paroisse ennemi déclaré de la vertu, on peut pourtant regarder comme très certain qu'il rougit en se comparant avec

elle, et qu'en l'attaquant le plus ouvertement, il la respecte au dedans de lui-même. On en est convaincu tous les jours. Les plus grands scélérats ne prennent-ils pas souvent le masque de la vertu? Ne prouvent-ils pas ainsi combien elle paroît estimable aux yeux mêmes de ses ennemis les plus cruels?

ÉMILE.

Pour moi, mon papa, je ne conçois point qu'on puisse se plaire à nuire, qu'il y ait des enfans qui n'aiment point leurs parens.

VOLIGNI.

Il n'y en a que trop, mon fils, il n'y en a que trop. J'ai le malheur de le savoir par mon expérience.

ÉMILE.

Ces enfans là n'ont point de plaisirs.

VOLIGNI.

Ils en ont. Mais, hélas! quels plaisirs horribles! Ceux de voir leurs parens dans les chagrins et dans les souffrances.

ÉMILE.

Je ne leur ressemble point, ni mon frère non plus, j'ose vous l'assurer.

VOLIGNI.

Ne me parlez point de votre frère.

ÉMILE.

Vous m'avez tant dit qu'il falloit avoir de l'amitié pour lui.

VOLIGNI.

Je vous l'ai dit; oui, et j'ai eu bien raison de vous le dire. Aimez votre frère ainsi que vous-même, tout dénaturé qu'il est. Conservez-lui les sentimens d'un frère. Vous en serez peut-être trompé, trahi; n'importe, c'est votre frère. S'il ne vous rend pas la récompense de votre tendresse, venez, mon cher enfant, venez la recevoir dans mes bras.

ÉMILE.

Je suis sûr d'y trouver toujours le bonheur.

VOLIGNI.

Oui, mon fils, tant qu'il dépendra de moi de t'en faire jouir. Mais on ne vient point. Que je suis impatient de savoir des nouvelles de ce vol!

ÉMILE.

Je vais, mon cher papa, je vais vîte voir si on ne sait rien de nouveau.

VOLIGNI.

Allez, mon cher fils.

ÉMILE.

Je reviendrai le plus tôt que je pourrai.

VOLIGNI.

Oui, revenez vîte auprès d'un père qui vous aime autant qu'il le doit, autant que vous le méritez.

SCÈNE II.

VOLIGNI.

QUE j'ai encore de graces à rendre au Ciel de qui j'ai reçu un enfant comme celui-là ! Quelle bonté de cœur ! Du moins il essuiera mes larmes, si je suis condamné pour jamais à gémir sur l'ingratitude de son frère.

SCÈNE III.

VOLIGNI, DESFOSSES.

VOLIGNI.

EH BIEN, monsieur, sait-on quelque chose?

DESFOSSES.

Monsieur, je viens d'apprendre à l'instant que le petit Charlot s'est réfugié dans une église où on l'a suivi.

VOLIGNI.

Fasse le Ciel que la vérité soit reconnue! Il y a long-tems que nous aurions dû prévenir ce nouveau désordre, en chassant de la maison celui qui en est sans doute l'auteur.

DESFOSSES.

Votre cœur est trop généreux, trop sensible pour avoir pris ce parti sans avoir eu auparavant des raisons plus que suffisantes.

VOLIGNI.

Oui, je conviens de ma foiblesse.

DESFOSSES.

Madame est mieux, et, pourvu qu'elle relève de sa maladie, tout le reste n'est pas sans remède.

VOLIGNI.

Quoi! mon fils se corrigeroit!

DESFOSSES.

Il faut l'espérer. Si Charlot étoit coupable du vol commis, ce malheur pourroit tourner à l'avantage de votre fils. Cet exemple ne manquera pas de frapper l'esprit d'Auguste qui fera un retour sur lui-même, et rougira de s'être livré aux conseils d'un ingrat et d'un voleur.

VOLIGNI.

Vous le croyez?

DESFOSSES.

Oui, monsieur, et très fermement.

VOLIGNI.

Vous me rendez la vie, monsieur Desfosses. Mais que nous avons encore besoin de votre secours!

DESFOSSES.

Si ce secours vous est nécessaire, ce ne sera que pour mettre votre exemple sous les yeux de votre

fils. L'exemple d'un père vertueux est certainement la meilleure leçon qu'on puisse donner aux enfans.

VOLIGNI.

Voici Auguste avec son frère. Sortons, puisque je ne sais, hélas ! si je dois lui parler comme à mon fils.

DESFOSSES.

Tranquillisez-vous, monsieur. Vous avez, je vous le répète, tout à espérer.

SCÈNE IV.

VOLIGNI, DESFOSSES, AUGUSTE, ÉMILE.

ÉMILE.

MON papa, il n'y a rien de nouveau, ou du moins de certain.

VOLIGNI.

C'est bon, mon cher fils.

Il passe devant Auguste, sans lui rien dire, et en le regardant avec sévérité.

SCÈNE V.

AUGUSTE, ÉMILE.

AUGUSTE.

Avec combien de dureté notre père me traite! Avez-vous pris garde aux regards sombres qu'il a jetés sur moi?

ÉMILE.

Il faut bien, mon cher frère, que vous ayez donné lieu à son mécontentement. Pour moi qui aime papa comme moi-même, ainsi que ma bonne maman, ainsi que vous, mon frère, je n'ai pas à me plaindre de pareille chose; et je mourrois de douleur, je crois, si papa me voyoit une seule fois avec moins de tendresse qu'à son ordinaire.

AUGUSTE.

Que faut-il donc pour gagner ses bonnes graces?

ÉMILE.

Ce qu'il faut? Hélas! il est si facile, il est si doux de les mériter, et il y a tant de plaisir à bien aimer

ses parens. Tenez, mon frère, je souffre beaucoup de vous voir si peu aimé que vous l'êtes.

AUGUSTE.

Je sais fort bien qu'on ne m'aime guères ici.

ÉMILE.

Ce n'est pas votre frère au moins. Mais savez-vous que notre bonne maman a dit que vous étiez la cause de sa maladie, que notre précepteur et notre papa se plaignent de la manière ingrate dont vous répondez à ce qu'ils font pour vous? Pardonnez, si je vous dis ingénûment la vérité. Tout le monde, et j'en suis très affligé, se plaint ici de vous, mon cher frère. On dit que vous n'aimez que Charlot, que c'est un vaurien; et je crains moi-même aujourd'hui qu'on n'ait raison de le dire.

AUGUSTE.

C'est notre père qui l'a élevé dans sa maison.

ÉMILE.

Oui, il l'a élevé par compassion, parce qu'il étoit sans parens, sans secours, et qu'il seroit peut-être mort de misère sans lui. Mais il ne savoit pas qu'il vous donneroit de mauvais exemples. Il ne l'a point

élevé pour qu'il vous donnât de mauvais conseils.

AUGUSTE.

Si Charlot me donnoit de mauvais conseils, je ne les suivrois point. Mais il est de mon âge à peu près, il aime à rire, à jouer; voilà pourquoi je me plais à être avec lui.

ÉMILE.

L'action dont on l'accuse...

AUGUSTE.

J'entends. Mais vous aurez beau dire, vous, papa, et tous ceux qui sont acharnés contre lui; non, vous ne me persuaderez pas qu'il ait volé maman.

ÉMILE.

Je ne vous l'assurerai même pas.

AUGUSTE.

Je le crois bien.

ÉMILE.

Mais, si cela est, voudrez-vous continuer à l'aimer, à prendre son parti? Voudrez-vous qu'on ne cesse de vous comparer à lui à quelques égards?

AUGUSTE.

Mon frère, vous me faites injure. J'ai plus de cœur

que vous ne pensez. Si j'étois capable de soutenir un voleur, je serois capable de le devenir.

ÉMILE.

Si j'ai eu le malheur de vous choquer, je vous prie de me pardonner. Continuons à vivre en paix, comme cela se doit entre frères.

AUGUSTE.

Je n'aime point qu'on accuse quelqu'un avant d'être bien assuré qu'il est coupable.

ÉMILE.

Vous avez raison, et, quand même on en seroit sûr, il n'est pas toujours besoin de le dire.

AUGUSTE.

Je saurai dans le tems ce que je dois penser.

ÉMILE.

Adieu, mon cher frère. Je vais rejoindre maman. Venez, venez avec moi auprès d'elle.

AUGUSTE.

J'irai la voir dans un moment.

ÉMILE.

Témoignez-lui donc bien de l'amitié. Faites donc, si cela se peut, qu'elle n'ait plus de chagrins.

AUGUSTE.

Je le voudrois fort.

ÉMILE.

Mon cher frère, faites-vous aimer de notre père, de notre mère, et de tout le monde, sans quoi je ne puis être heureux,

Il sort.

SCÈNE VI.

AUGUSTE.

SEROIT-IL possible en effet que Charlot fût aussi criminel qu'on me le dit? La proposition qu'il m'a faite de m'enfuir avec lui, les mesures qu'il disoit avoir prises pour ne manquer de rien, et, par là-dessus, ma montre qui se trouve perdue, oui, tout cela, je l'avoue, me donne de violens soupçons.

SCÈNE VII.

AUGUSTE, DESFOSSES.

DESFOSSES.

LES diamans de madame n'ont sans doute pas suffi au petit Charlot. Il avoit besoin de votre linge, et il aura trouvé le secret de le prendre.

AUGUSTE.

Mais, monsieur, vous n'êtes sûr de rien.

DESFOSSES.

Qui voudriez-vous qui eût fait ce vol? Qui oseriez-vous en accuser dans la maison?

AUGUSTE.

Vous me mettez hors de moi-même. Souffrez que je me retire.

DESFOSSES.

Demeurez. Aussi bien j'apperçois Dubois qui nous donnera des nouvelles de votre digne ami.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, DESFOSSES, DUBOIS.

DUBOIS.

Nos recherches n'ont point été infructueuses. Le voleur est arrêté, et il n'est pas nécessaire de vous dire son nom.

AUGUSTE,

avec douleur.

Ah! c'est Charlot.

DUBOIS.

Oui, monsieur, et les preuves de son crime saisies dans ses poches ne lui ont pas permis de le nier.

AUGUSTE.

Où est-il?

DUBOIS.

Où l'on met les gens de son espece; il est entre les mains de la justice.

AUGUSTE.

Ciel!

DESFOSSES,

à Dubois.

Avez-vous quelque autre chose à me dire ?

DUBOIS.

Que monsieur vous prie de l'attendre ici, qu'il va arriver dans le moment.

DESFOSSES.

Il suffit.

Dubois sort.

SCÈNE IX.

AUGUSTE, DESFOSSES.

DESFOSSES.

EH BIEN, monsieur, seriez-vous enfin revenu de votre aveuglement? N'en rougissez-vous pas?

AUGUSTE.

Ah! que n'est-il entre mes mains! Oui, je crois que je l'étranglerois dans ma colère.

DESFOSSES.

Il ne s'agit pas de s'emporter, monsieur, mais de se repentir.

AUGUSTE.

Non, il n'y a point de supplice assez grand pour une action aussi abominable.

DESFOSSES.

Vous n'écoutiez que ses discours; vous rejetiez ceux de vos parens.

AUGUSTE.

Que j'étois aveuglé!

DESFOSSES.

Vous voyez, monsieur, cet abîme effroyable dans lequel l'ingratitude l'a plongé, et pourroit de même vous précipiter un jour. Quels maux, en effet, ce vice ne doit-il pas entraîner à sa suite ? Bientôt l'ame s'y accoutume ; elle s'endurcit. On devient barbare et féroce. Bientôt les vols, les assassinats deviennent des actions familières. Un ingrat égorgeroit son père et son frère sans en frémir. Mais voyez sa fin, celle de ses semblables ; voyez-les expirer honteusement dans les plus cruels supplices, en poussant des cris affreux, et en entendant applaudir aux tourmens des monstres qui déshonoroient l'humanité.

AUGUSTE.

Quel affreux tableau ! Voulez-vous me désespérer ?

DESFOSSES.

Non ; mais faire votre bonheur et le mien, en vous ramenant à vos devoirs et à la vertu.

AUGUSTE.

Ah ! monsieur, si vous lisiez dans mon cœur !...

SCÈNE DERNIÈRE.

VOLIGNI, ÉMILE, AUGUSTE, DESFOSSES.

VOLIGNI,

à Auguste.

VOUS voilà, monsieur! Où est votre montre?

AUGUSTE.

Mon père, excusez mon erreur. Non, non; je ne devois écouter que vos conseils.

VOLIGNI.

Pourquoi avez-vous caché que vous n'aviez plus votre montre?

AUGUSTE.

Quand je me suis apperçu qu'elle m'avoit été prise, j'ai commencé à craindre que ce malheureux Charlot ne fût coupable; mais, cherchant à le croire innocent, je n'ai pas voulu augmenter vos soupçons sur lui.

VOLIGNI.

Eh bien, étoient-ils fondés? Il a avoué qu'il avoit pris votre linge, et on a trouvé sur lui votre montre

et les diamans de votre mère. N'êtes-vous pas frappé de l'infamie de sa conduite? Son ingratitude ne vous fait-elle pas horreur? Ne rougissez-vous point de lui avoir ressemblé?

AUGUSTE.

Moi, lui ressembler! Ah! mon père! que me dites-vous? Pourquoi ai-je jamais vu ce misérable?

VOLIGNI.

Son extrême jeunesse le garantit de la peine de mort; mais une étroite prison le privera pour jamais de la lumière.

AUGUSTE,

se jetant aux pieds de son père.

Mon père, je suis au désespoir du tort que j'ai eu de vous offenser! Je ne l'ai pas fait par méchanceté; je ne l'ai fait que par foiblesse. Oui, c'est le mauvais exemple qui m'a égaré. Je sens tout ce que je vous dois; vous êtes mon père; vous êtes mon soutien; je sens que je ne puis jamais assez vous chérir. Punissez-moi; punissez mes crimes. Mais, hélas! quelque peine que vous puissiez m'imposer, soyez bien certain que mon repentir sera toujours le plus grand, le plus cruel

de mes supplices.

ÉMILE.

Mon père, daignez lui pardonner.

DESFOSSES.

Ses larmes sont la marque d'un vrai repentir, et cet heureux retour doit vous remplir de joie.

VOLIGNI.

Levez-vous, mon fils, et embrassez votre père.

AUGUSTE.

Non, mon père, non, je n'en suis pas encore digne. Attendez que j'aie mérité le bonheur d'embrasser un père aussi bon, aussi vertueux. Oui, je le mériterai; j'ose vous le promettre; je le mériterai. C'est au Ciel, c'est au meilleur des pères que je le promets.

VOLIGNI.

Jette-toi dans mes bras; je le veux.

AUGUSTE,

dans les bras de son père.

Ah! mon père!

VOLIGNI.

O Ciel! j'ai donc retrouvé un fils! Quel moment! Quel bonheur!

AUGUSTE.

Daignez, j'ose vous en conjurer, me conduire aux pieds de ma malheureuse mère.

VOLIGNI.

Ah! mon enfant, que cette prière a de charmes pour mon cœur! Allons. Puisse le spectacle si heureux, si attendrissant d'un fils ramené à ses devoirs et à la vertu, rappeler à la vie la plus tendre des mères, et me rendre une épouse si justement adorée!

FIN.

LA CONFIANCE
MAL PLACÉE,
COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE SAINT-FORT, *mère d'Adélaïde et de Saint-Fort.*

ADÉLAIDE, *âgée de douze ans.*

SAINT-FORT, *âgé d'onze ans.*

JUSTINE, *femme de chambre de la comtesse.*

CATEAU, *nourrice d'Adélaïde.*

LUCAS, *jardinier.*

La scène est dans le château de la comtesse.

LA CONFIANCE
MAL PLACÉE,
COMÉDIE.

Le théâtre représente un vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÉLAIDE, LA NOURRICE.

ADÉLAIDE,

tenant un paquet d'une main, ayant une bourse dans l'autre, regardant de tous les côtés avec les plus vives marques d'inquiétude, et s'approchant tendrement de sa nourrice.

MA chère Cateau, ma tendre nourrice, faites ensorte de vous retirer, sans qu'on puisse vous appercevoir, pendant que les domestiques sont encore à dîner, et

pendant que maman est enfermée dans sa chambre; car, si l'on vous voyoit ici, je serois sûrement grondée. Tenez, voilà une de mes vieilles robes pour votre fille, pour ma sœur de lait, et un peu d'argent qui vous aidera à vivre.

Elle lui donne le paquet et la bourse.

LA NOURRICE.

Sans vous, ma bonne demoiselle, sans vos tendres secours, cette pauvre petite créature seroit morte de froid et de faim, ou de la cruelle maladie qui me fait encore trembler pour elle. Puisse-t-elle du moins vivre assez long-tems pour me fermer les yeux, pour vous répéter les dernières prières que je ferai en mourant, et, plus heureuse que sa mère, pour pouvoir vous prouver, quelque jour, sa reconnoissance! Que je suis à plaindre de n'être plus ici pour vous donner mes soins, ma vie même, s'il le falloit! Oui, plus vous soulagez ma misère, plus vous affligez mon cœur. Que je suis malheureuse!

ADÉLAIDE.

Chère nourrice, je le suis peut-être, hélas! autant que vous; car je ne me vois guères de moyens de venir

à votre aide. Maman m'a déja même grondée souvent parce que je ne lui rendois pas un compte exact de mon argent, et parce que je n'ai jamais voulu lui dire ce que sont devenues quelques parties de mon linge, que je vous ai données, il y a à peu près deux mois, pour votre fille.

LA NOURRICE.

Que me dites-vous, mademoiselle? Reprenez cette robe et cet argent. Il vaut mille fois mieux que je meure que de vous causer le moindre chagrin. Que je serois contente de mourir, s'il ne falloit pas cesser de vous voir!

ADÉLAIDE.

Gardez, gardez ce que j'ai été assez heureuse pour pouvoir vous donner, ou je serois fâchée contre vous. N'appréhendez rien pour moi. Il y a si long-tems que je ne mets plus cette robe qu'on l'a sûrement oubliée, et ma mère ne sait point que j'ai cet argent que mes oncles et mes tantes m'ont donné au premier jour de l'an. Mais, hélas! est-ce qu'il ne vous seroit donc pas possible de faire quelque chose pour gagner votre vie?

LA NOURRICE.

Et que puis-je faire, mademoiselle? J'ai passé toute ma jeunesse au service de ce château; mon mari, qui en étoit concierge, y est mort, vous pouvez vous le rappeler, il y a huit ans, quatre ans après que vous êtes venue au monde, et que j'ai eu le bonheur de vous recevoir dans mes bras pour vous nommer ma fille, en vous nourrissant de mon lait. Je n'ai pas de métier; il n'y a point de travail dans cette saison; il n'y a pas de maison dans le voisinage, où je puisse me placer. Et puis, qui voudroit de moi, quand j'ai été renvoyée honteusement de ce château, après y avoir servi près de trente ans?

ADÉLAIDE.

Comment renvoyer quelqu'un après trente ans de service! Maman est si bonne!

LA NOURRICE.

Oui, vous avez raison; elle est bien bonne, madame la comtesse; mais son bon cœur a été trompé par cette femme de chambre en qui elle a tant de confiance, par cette demoiselle Justine tant détestée par tous les domestiques qui s'en vont, ou qui veulent s'en aller

du château. Cette femme me haïssoit à cause de vos grandes bontés pour moi. Elle répétoit toujours à madame que je vous gâtois, que je vous disois du mal d'elle. Juste Ciel! moi, dire du mal de madame! Moi, vous en dire! Le beau moyen vraiment de me faire aimer de vous! Ma charmante demoiselle, ma chère maîtresse, je me jette à vos pieds. S'il étoit possible de parler à madame! S'il vous étoit possible de me faire rentrer au château!

ADÉLAIDE.

Je ne demande assurément pas mieux que de vous obliger. Mais Justine peut tout sur l'esprit de mamam. Je ne serai point écoutée.

LA NOURRICE.

Comment madame n'écouteroit-elle pas une fille si bonne, une fille si aimable et si tendre? Par pitié essayez, mademoiselle. Je m'engage à faire tout ce que voudra mademoiselle Justine. Oui, je souffrira; tout d'elle sans me plaindre. Je la servirai comme madame la comtesse, comme vous-même, et je serai encore trop heureuse si je puis espérer de rendre mon dernier soupir en vous voyant.

ADÉLAIDE.

Que votre attachement me touche et m'attendrit! Que vous m'affligez! Voyez mes larmes, et rapportez-vous-en à mon cœur. Soyez bien sûre que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous faire revenir ici, puisque mon bonheur en dépend autant que le vôtre Mais allez vous-en, je vous en conjure, allez vous-en. Si quelqu'un vous appercevoit avec moi, il iroit le dire à maman, et je ne pourrois peut-être plus rien faire pour vous.

LA NOURRICE.

Je m'en vais; je m'en vais. Mais permettez que je vous embrasse.

ADÉLAIDE.

De tout mon cœur.

Elle l'embrasse.

LA NOURRICE.

Adieu, ma chère fille, ma bonne maîtresse.

ADÉLAIDE.

Adieu, ma chère nourrice.

SCÈNE II.

ADÉLAIDE.

QUE je plains cette malheureuse femme et sa fille! Que deviendront-elles? Que deviendrai-je moi-même privée de ma seconde mère? Elle étoit ma consolation dans toutes mes peines. Comment éclairer maman sur son compte! Quel bonheur, si je pouvois lui rendre service, après toutes les obligations que je lui ai, si je pouvois la faire rentrer ici! C'est l'attachement, la bonté, l'honnêteté et la reconnoissance mêmes. Eh bien, voilà précisément pourquoi Justine a voulu qu'elle fut renvoyée.

SCÈNE III.

ADÉLAIDE, SAINT-FORT.

ADÉLAIDE.

PAR quel hasard descendez-vous, mon petit frère? Il me semble que vous étiez en pénitence, et pour toute la journée.

SAINT-FORT.

Il me semble aussi, ma très aimable sœur, que ma punition ne vous a pas autant ennuyée que moi. Vous m'aimez bien; mais je crois que vous n'êtes point trop fâchée quand on me punit. Quoi qu'il en soit, sachez que mon précepteur vient de me pardonner, mais, m'a-t-il dit, pour cette fois-ci seulement. J'ai donc ma liberté, et j'en profite.

ADÉLAIDE.

Je crains, et ce n'est pas sans raison, que vous n'en jouissiez pas long-tems.

SAINT-FORT.

Je fais donc très sagement de me hâter d'en jouir.

Dans le fond cependant, convenez-en avec moi, je n'ai pas de si grands torts. En effet est-ce ma faute, ma chère Adélaïde, si je suis étourdi, si j'aime à polissonner? J'ai toutes les envies du monde de bien apprendre les leçons que me donne mon précepteur. Mais lorsque je m'occupe le plus sérieusement qu'il m'est possible, si, par hasard, j'apperçois une raquette et un volant, eh bien, ne voilà-t-il pas que les mains me démangent! Si je vois voler un papillon, eh bien, chère sœur, je meurs d'envie de l'attraper, et je ne puis m'empêcher de courir après lui. Est-ce ma faute? Je vous en fais juge.

ADÉLAIDE.

Mais ce n'est pas tout-à-fait pour avoir couru après des papillons que vous avez été aujourd'hui grondé, et puni.

SAINT-FORT.

J'en conviens avec vous, et je vous avoue encore que, malgré quatre bonnes heures de pénitence, je ne puis me repentir de l'espiéglerie qui y a donné lieu, et que je suis tout prêt à recommencer pour faire enrager mademoiselle Justine.

ADÉLAIDE.

Prenez garde à vous, mon cher frère. Maman auroit de la peine à vous pardonner.

SAINT-FORT.

Mais pourquoi donc me dites-vous cela? J'étois dans l'heureuse disposition de faire quelques nouveaux tours à cette demoiselle Justine, et, en vérité, c'est bien peu de chose qu'une petite malice pour tout le mal qu'elle fait chaque jour, ou veut faire ici à tout le monde; car il semble qu'elle ne se plaise qu'à nuire. En effet c'est elle seule qui a fait renvoyer votre nourrice, cette bonne et honnête femme qui nous aime, et que nous chérissons tant. Mais pourquoi ne cherchez-vous point à la faire rentrer ici? N'auriez-vous pas le courage de dire à maman que sa femme de chambre l'a trompée?

ADÉLAIDE.

Non vraiment. Maman ne voudroit pas me croire, ou ne me croiroit pas assez, et, dans ce dernier cas, je l'inquiéterois sans réussir dans mon projet. Si elle se laissoit convaincre, ce que je n'oserois espérer, elle ne se sépareroit point sans douleur de Justine

dont je ferois le malheur, et je voudrois beaucoup ne nuire à personne.

SAINT-FORT.

Je ne sais; mais je crois que Justine a commencé à se nuire à elle-même; car, ou je me trompe bien fort, ou j'ai entendu maman la gronder, et même résister à sa volonté.

ADÉLAIDE.

Si cela étoit vrai!

SAINT-FORT.

Je le crois, et j'avoue que je le desire encore bien davantage. Mais enfin, chère sœur, comment voulez-vous faire? Laisserez-vous votre nourrice exposée à mourir dans la misère, sans tenter quelque chose pour elle?

ADÉLAIDE.

Mais, si je parlois à Justine, et si je cherchois à obtenir par elle la grace de ma nourrice?

SAINT-FORT.

Fi, ma sœur. Quoi! vous voulez vous mettre dans le cas d'avoir obligation à une femme de chambre qu'il est impossible que vous aimiez!

ADÉLAIDE.

Non, non, jamais.

SAINT-FORT.

Fort bien, ma sœur.

ADÉLAIDE.

Cependant, mon chèr frère, faudroit-il écouter l'orgueil, quand il s'agit de soulager une femme à qui j'ai tant d'obligation, quand il s'agit de l'arracher à la douleur et à la mort? Quoi! je lui dois la vie, et je puis balancer à tout entreprendre pour ne point la laisser mourir dans la misère et dans l'opprobre! Non, je n'aurai jamais un tel reproche à me faire. Allons, allons; il faut que mon orgueil obéisse aux tendres mouvemens de mon cœur. Non, mon frère, non, il n'y a jamais de bassesse dans les moyens de faire le bien.

SCÈNE IV.

ADÉLAIDE, SAINT-FORT, JUSTINE.

JUSTINE.

COMMENT, monsieur de Saint-Fort, vous voilà!

SAINT-FORT.

Vous le voyez, mademoiselle. Cela vous étonne!

JUSTINE.

Mais...

SAINT-FORT.

Convenez-en. En effet est-il concevable que mon précepteur ait eu tant d'indulgence pour le tour que j'ai osé vous jouer?

JUSTINE.

On verra si madame la comtesse lui saura gré de cette indulgence.

ADÉLAIDE.

Mademoiselle, ne parlez pas de cela à maman.

SAINT-FORT.

Laissez, ma sœur, laissez-la faire. Il ne faut point

contrarier la bonne, l'honnête intention qu'elle a de me corriger. Allons, mademoiselle; dépêchez-vous de faire gronder mon précepteur de la bonté qu'il a eue de me pardonner; car, nous ne le savons que trop, vous faites dire, ou faire à maman tout ce que vous voulez.

JUSTINE.

Oui, monsieur, madame votre mère se prête à tout ce que je veux, parce qu'elle sait bien que je ne veux rien que de juste.

SAINT-FORT.

Par exemple, je crois que vous trouverez peu de personnes d'accord avec vous là-dessus.

JUSTINE.

Je suis sûre que vous ne serez pas du nombre.

SAINT-FORT.

Certainement non.

ADÉLAIDE.

Finissez, je vous en prie, cette querelle, mon cher frère, et laissez-moi profiter de ce moment-ci pour demander un plaisir à mademoiselle Justine, pour la prier de solliciter auprès de maman une grace dont

dépend tout mon bonheur, et qui certainement ne lui sera pas refusée.

SAINT-FORT.

Mais, ma sœur, pourquoi ne la demanderiez-vous pas vous-même à maman ?

ADÉLAIDE.

Non, non, j'aurai un double plaisir à l'obtenir par mademoiselle.

SAINT-FORT.

Il sera bien agréable, il sera bien flatteur pour vous d'essuyer un refus de sa part ; cependant vous devez vous y attendre.

JUSTINE.

Mademoiselle n'a point à craindre de refus de moi, si, comme je dois le croire, ce qu'elle veut demander est raisonnable.

ADÉLAIDE.

Je crois même que ma demande est également juste et honnête ; sans cela, je ne m'exposerois point à vous prier de vouloir bien me seconder.

JUSTINE.

Parlez donc avec assurance.

SAINT-FORT.

Oui ; fiez-vous-y.

ADÉLAIDE.

Il s'agit...

JUSTINE.

Achevez.

ADÉLAIDE.

Il s'agit... il s'agit d'obtenir de maman la grace de ma nourrice.

JUSTINE.

J'en suis bien fâchée, mademoiselle ; mais je ne puis me charger de la demander. Ce seroit rendre un très mauvais service à madame et à vous-même.

SAINT-FORT.

Eh bien, ma sœur, que vous avois-je dit ?

ADÉLAIDE.

Un moment, cher frère, je vous en prie. Comment, mademoiselle, un mauvais service !

JUSTINE.

Oui, mademoiselle ; car je suis très intimement convaincue que votre nourrice vous gâtoit, qu'elle vous éloignoit de madame votre mère.

ADÉLAIDE.

Que ma nourrice m'éloignoit de ma mère ! Sur quoi a-t-on pu imaginer cela ? Ma mère, vous que j'aime tant, auriez-vous pu le croire ? O Ciel ! Ai-je donc rien fait jamais qui dût vous en donner l'idée ?

JUSTINE.

Non pas encore, à la vérité ; mais il est de la sagesse de madame votre mère de prévenir des impressions qui, tôt ou tard, auroient sans doute fait son malheur et le vôtre.

SAINT-FORT.

Voilà une excellente prévoyance.

JUSTINE.

Oui, monsieur, oui, elle l'est comme vous le dites, et comme vous ne le pensez point. Mais ce n'est pas à votre âge qu'on peut juger de sa bonté.

SAINT-FORT.

Dès que vous l'assurez, mademoiselle, il faudroit être bien hardi pour en douter.

ADÉLAIDE.

Mais qui a été assez malhonnête, qui a été assez faux pour dire à maman que ma nourrice me donnoit

de mauvaises impressions? Qui a pu être capable d'une pareille horreur?

SAINT-FORT.

Comment, ma sœur! Vous m'étonnez.

JUSTINE.

Mademoiselle, il n'est pas possible à madame votre mère de douter des principes que vous donnoit votre nourrice. D'ailleurs, pour renvoyer une femme qui étoit à son service depuis si long-tems, elle a encore eu des raisons qui, seules, justifieroient plus que suffisamment le parti qu'elle a pris.

ADÉLAIDE.

Quelles seroient ces raisons? Je vous supplie de vouloir bien ne pas me les laisser ignorer.

JUSTINE.

Voici madame la comtesse qui pourra elle-même vous en instruire. Demandez-les lui, mademoiselle, et vraisemblablement elle ne refusera pas de vous en faire part.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ADÉLAIDE, SAINT-FORT, JUSTINE.

ADÉLAIDE.

CHÈRE maman, je priois mademoiselle Justine de vous demander pour moi la grace de ma nourrice. Si vous connoissiez l'état affreux où est réduite cette pauvre femme à qui je dois, en quelque sorte, la vie comme à vous, votre cœur, qui est si bon, en auroit sûrement pitié.

SAINT-FORT.

Daignez, maman, ne pas refuser ma sœur qui vous aime tant.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, monsieur. Je suis fort étonnée de vous voir ici, et j'en dirai dans un moment quelques mots à votre précepteur.

SAINT-FORT.

Il a cru...

LA COMTESSE.

Taisez-vous, vous dis-je encore une fois.

A Adélaïde.

Et vous, mademoiselle, comment avez-vous l'audace d'implorer mes bontés pour votre nourrice, lorsque vous en auriez besoin pour vous-même? Eh quoi! vous refuserez donc constamment de me dire l'emploi que vous avez fait de votre argent!

ADÉLAIDE.

Mais... d'après votre exemple, je l'ai employé à soulager la misère et l'infortune.

LA COMTESSE.

Oui, voilà votre réponse ordinaire, votre seule réponse; mais elle ne me satisfait point. Si je savois, je vous le répète, que vous eussiez donné votre argent et votre linge à cette femme que j'ai très justement renvoyée, je trouverois bien les moyens d'arrêter les effets du crédit qu'elle a sur vous, les moyens de la faire éloigner de ce pays-ci. Sans doute vous ne me direz pas davantage ce qu'est devenue une robe que je n'ai pas trouvée dans votre chambre où je viens de monter.

Adélaïde baisse les yeux, et garde le silence.

JUSTINE.

S'il manque une robe à mademoiselle, il n'est pas difficile de deviner qui l'a prise, et ce ne peut être que la nourrice

ADÉLAIDE.

Ma nourrice me voler!

SAINT-FORT.

Est-il possible d'avoir une pareille idée?

LA COMTESSE.

Mademoiselle Justine, c'est pour la seconde fois que vous accusez la nourrice de vol, et, après ce que je vous ai dit encore hier, j'en suis aussi étonnée que fâchée. Voudriez-vous donc détruire la confiance que je me plais à avoir en vous? Cette femme sans doute a de très grands torts; mais je la crois incapable d'un crime.

JUSTINE.

Mais, madame, on l'a encore vue aujourd'hui autour du château...

LA COMTESSE.

Eh bien, mademoiselle, est-ce là une raison pour

l'accuser de vol? Je vous avouerai que je commence à craindre que vous ne cherchiez à me tromper pour servir votre envie et votre haine. Prenez garde de trop m'éclairer. Vous troublez le repos de ma vie en me mettant sans cesse en défiance de tous mes gens. Ils me quittent, ou veulent me quitter, et tous disent qu'il n'est pas possible de vivre avec vous. Écoutez: il est bien difficile qu'une personne qui se plaint de toutes celles qui l'environnent, et qui, à leur tour, se plaignent d'elle, puisse toujours avoir la raison de son côté.

Pendant cette tirade, Saint-Fort fait quelques signes de satisfaction à sa sœur.

JUSTINE.

Madame ne peut douter de mon attachement pour elle.

LA COMTESSE.

J'ai en effet assez de droits pour y compter. Mais laissons cela pour le moment.

A Adélaïde.

Quoi! mademoiselle, vous ne m'expliquerez donc jamais plus clairement l'usage que vous avez fait

de votre argent, de votre linge et de la robe dont je viens de vous parler!

ADÉLAIDE.

Mais, maman, je vous ai dit...

LA COMTESSE.

Apprenez que vous n'avez proprement rien à vous, et que c'est faire un vol à votre mère que de disposer sans son consentement de l'argent et des effets qui sont dans vos mains. Quoi! vous garderez toujours le silence! Vous n'avez rien à me dire de plus!

ADÉLAIDE.

Mais...

LA COMTESSE.

Sortez, mademoiselle, et préparez-vous à partir pour un couvent dès demain. Justine, conduisez-la dans sa chambre, et qu'elle y soit renfermée jusqu'au moment de son départ.

JUSTINE.

Cela suffit, madame.

SAINT-FORT.

Chère maman, n'accablez pas de votre colère une fille qui vous chérit, et vous respecte également;

une fille qui n'a jamais rien fait d'indigne de vos bontés.

LA COMTESSE,

à Adélaïde.

Allez; montez chez vous, mademoiselle.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, SAINT-FORT.

LA COMTESSE.

PEUT-on être plus malheureuse, plus à plaindre que moi? J'ai deux enfans que j'aime, et qui devroient chercher à faire le bonheur de ma vie, et ce sont eux qui en font le tourment.

SAINT-FORT.

Mais, chère maman, il ne tient qu'à vous d'être très heureuse. Vos enfans vous aiment de tout leur cœur.

LA COMTESSE.

Oui; ils me donnent, chaque jour, de jolies preuves de cette tendresse.

SAINT-FORT.

Mais quel est donc le tort de ma sœur? Permettez-moi, maman, de vous le demander. C'est son silence seul. Quelle qu'en soit la cause, ma sœur, j'en suis certain, aime trop ses devoirs, vous chérit trop, et a le cœur trop honnête pour que cette cause ne le soit pas.

Et moi, maman, qu'est-ce que je fais pour vous déplaire ? Quelques étourderies que mon âge pourroit excuser ; quelques espiégleries à mademoiselle Justine qui, en vérité, mériteroit beaucoup mieux, vû tout le mal qu'elle fait ici.

LA COMTESSE.

Quand ce que vous me dites seroit vrai, est-ce donc à vous à tourmenter, et à accuser une femme en qui j'ai mis ma confiance ?

SAINT-FORT.

Oui, votre confiance ; mademoiselle Justine sait bien qu'elle l'a toute entière. Aussi s'est-elle encore vantée, il n'y a qu'un moment, qu'elle vous faisoit faire tout ce qu'elle vouloit, en ajoutant, j'en conviens, qu'elle ne vouloit rien que de juste.

LA COMTESSE.

Je ne puis croire ce que vous dites là ; non, je ne le crois point, monsieur.

SAINT-FORT.

J'avoue que j'ai bien des défauts dont le tems et le desir de mériter votre tendresse, me corrigeront sans doute ; mais, vous le savez, je n'ai sûrement pas

celui d'être menteur.

LA COMTESSE.

Voici mon jardinier qui vient. Il m'a fait demander à me parler. Laissez-moi avec lui.

SAINT-FORT.

Chère maman, si vous vouliez me le permettre, j'irois tenir compagnie à ma sœur.

LA COMTESSE.

Oui, je vous le permets.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LUCAS.

LA COMTESSE.

QU'AVEZ-vous à me dire, Lucas? Parlez. Vous paroissez troublé.

LUCAS.

Madame, je viens pour vous demander mon congé, et pourtant, je ne puis le cacher, le cœur me fend depuis que je suis décidé malgré moi à vous le demander. Je l'ai déja voulu plus de dix fois, et n'en ai pas eu la force. J'ai pensé même, en vous voyant, m'en retourner sans vous rien dire.

LA COMTESSE.

Pourquoi voulez-vous me quitter?

LUCAS,

sanglotant.

Qu'il s'en faut bien, madame, que je le veuille! Vous voyez comme j'en pleure. On ne quitte pas volontiers une maîtresse comme vous.

LA COMTESSE.

Encore un coup, mon cher Lucas, pourquoi donc me demander votre congé?

LUCAS.

Je suis désolé de vous le dire, madame, à cause que cela vous chagrinera peut-être; car vous aimez tant mademoiselle Justine. Mais il m'est impossible d'y tenir davantage.

LA COMTESSE.

Que vous auroit-elle donc fait?

LUCAS.

Que ne fait-elle point plutôt pour tourmenter tout ce qui est ici? Qu'elle commande; qu'elle agisse en maîtresse; passe encore; on peut lui obéir pour avoir la paix. Mais elle ne trouve jamais que ce que nous faisons soit bien fait; mais elle nous menace, chaque jour, de recevoir notre congé. Aussi, madame la comtesse, n'êtes-vous plus servie comme vous l'étiez lorsque tous vos gens se flattoient de rester auprès de vous jusqu'à leur mort. Alors, ils ne s'occupoient que de vous, que de vos intérêts. Aujourd'hui, ils sont négligens, parce qu'ils sont dégoûtés et malheureux.

La douceur du service, au contraire, et la certitude de ne pas être abandonné dans ses vieux ans, donnent de la volonté et même des forces.

LA COMTESSE.

Prenez patience, mon cher Lucas.

LUCAS.

Non, madame, il n'y a plus de patience qui tienne. Il faut que je m'en aille avant que le chagrin me mette dans le cas malheureux de vous donner lieu de vous plaindre de moi.

LA COMTESSE.

Croyez que les choses peuvent changer; croyez qu'elles changeront.

LUCAS.

Oui; cela arriveroit très certainement, madame, si vous n'écoutiez que votre cœur qui est si bon. Mais comment l'espérer?

LA COMTESSE.

Je vous le repète; prenez patience.

LUCAS.

Tenez, madame; est-ce que je n'ai pas entendu, avant d'entrer, notre jeune maîtresse qui se plaignoit

à mademoiselle Justine de ce qu'elle venoit d'accuser la nourrice de vol? La nourrice une voleuse! Je suis honnête homme, moi, je m'en vante; vous le savez; tout le village et tout le canton le certifieront. Eh bien, madame, la nourrice est encore plus brave femme que je ne suis honnête homme.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, SAINT-FORT, LUCAS.

SAINT-FORT.

MAMAN, chère maman, ne me grondez pas, je vous en prie, si je viens vous apprendre quelque chose qui vous déplaira peut-être. Il ne m'a pas été possible de m'y refuser. En allant chez ma sœur, je suis entré dans la chambre de votre jardinier, de Lucas que voilà. Eh bien, chère maman, j'y ai trouvé la nourrice à qui j'ai dit tout ce qui vient de se passer. Cette pauvre femme a fondu en larmes, s'est jetée à mes pieds, et a demandé à venir se jeter aux vôtres pour justifier ma sœur. Maman, ne daignerez-vous pas avoir la bonté de l'entendre ?

LA COMTESSE,

à Lucas.

Comment ! la nourrice étoit chez vous !

LUCAS.

Oui, Madame ne m'avoit pas défendu de la voir.

LA COMTESSE.

Mon fils, allez vîte dire à cette femme de venir. Conduisez-la vous-même ici, et vous ferez ensuite descendre votre sœur.

Saint-Fort sort.

A Lucas.

Mon cher Lucas, je ne veux point vous contraindre; mais trouvez bon que je vous refuse votre congé pour aujourd'hui seulement. Peut-être trouverai-je le moyen de vous contenter.

LUCAS.

Adieu, madame. Si je vous quitte, au moins je vous pleurerai toute ma vie.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE,

après avoir regardé avec attendrissement Lucas qui sort.

PEU s'en est fallu que je n'aie versé des larmes. Qu'il a bien fait voir la bonté de son cœur en parlant de la nourrice ! Il me semble à présent que cette femme ne peut être coupable, et je le souhaite fort. En effet seroit-elle innocente de tout ce qu'on lui a imputé ? Si cela étoit, que de reproches j'aurois à me faire ! Quoi ! une prévention aveugle m'auroit donc rendue injuste, et m'auroit exposée à rendre malheureux tout ce qui m'environne, à devenir plus malheureuse moi-même, en éloignant, peut-être hélas ! pour jamais, de moi le cœur de mes enfans ! Quel sort affreux pour une tendre mère ! Non, je ne puis l'envisager sans frémir. Hâtons-nous de nous éclairer. Hâtons-nous de rendre justice à l'innocence, de la consoler, et de répandre mes bienfaits sur elle. Ah ! que je me trouve heureuse

de mes richesses par l'usage que je me promets d'en faire, et puisqu'elles peuvent servir à rendre la paix à mon cœur !

SCÈNE X.

LA COMTESSE, SAINT-FORT, LUCAS, LA NOURRICE.

SAINT-FORT.

MAMAN, voilà cette chère nourrice, et Lucas qui l'aime tant qu'il a voulu absolument l'accompagner. Daignez avoir pitié d'elle.

LA COMTESSE.

Allez chercher votre sœur.

SAINT-FORT.

J'y vais, j'y vais.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LA NOURRICE, LUCAS.

LA NOURRICE,

aux pieds de la comtesse.

AH ! madame !...

LUCAS,

avec douleur.

Madame la comtesse, permettez-moi de vous dire encore une fois que voilà la plus honnête, la plus brave femme de tout le pays.

LA COMTESSE,

à la nourrice.

Levez-vous.

LA NOURRICE.

Madame, je ne croyois pas pouvoir éprouver jamais un plus grand malheur que celui de vous avoir déplu. L'extrême misère même où j'étois réduite me sembloit moins insupportable, puisqu'elle m'annonçoit une mort très prochaine. Mais aujourd'hui on m'accuse

d'avoir volé mademoiselle, et elle a été maltraitée parce qu'elle n'a point voulu dire que, par ses tendres bontés, elle nous a conservé la vie à ma fille et à moi. Je ne mourrai pas du moins sans m'être justifiée, et sans avoir fait connoître son cœur. Tenez, madame, tenez; voilà une robe, et quelques écus qu'elle vient de me donner.

Elle défait le paquet, fait voir la robe, et la met, avec la bourse, aux pieds de la comtesse.

Je rapporterai aussi, dès ce soir, le linge qu'elle a eu la bonté de me donner pour ma fille il y a un mois. A l'égard de l'argent que j'en ai reçu dans le même tems, ou à peu près, je suis dans l'impossibilité de vous le rendre; mais, madame, si je puis trouver du travail avant de mourir, si ma malheureuse fille et moi nous pouvons gagner quelque argent, soyez sûre que j'en emploierai bien vîte, et chaque jour, la plus grande partie à rendre celui que j'ai réçu. Puissé-je vivre jusqu'à ce que je me sois acquittée!

LA COMTESSE.

Mais pourquoi avez-vous accepté des présens de ma fille, et sur-tout après avoir vu combien j'étois

indisposée contre vous ?

LA NOURRICE.

Croyez, madame, que mademoiselle a eu beaucoup de peine à me les faire recevoir.

LA COMTESSE.

Cette excuse-là n'est point suffisante. Vous ne deviez rien prendre d'un enfant.

LA NOURRICE.

Madame, ma pauvre fille se mouroit.

LA COMTESSE,

à part.

Que la vertu et le sentiment ont des droits bien puissans et bien doux sur nos cœurs !

LA NOURRICE.

Daignez, madame, daignez me regarder avec bonté, avec pitié.

LA COMTESSE.

J'ai cru encore, je vous l'avouerai, que vous aviez cherché à éloigner de moi le cœur de ma fille.

LA NOURRICE.

On vous a trompée, madame, on vous a trompée. En voyant ce qu'elle a fait pour une femme comme moi,

en vous rappelant l'extrême tendresse qu'elle vous a toujours témoignée, jugez, madame, jugez si j'ai gâté son cœur.

LA COMTESSE.

C'en est assez, ma bonne femme; c'en est assez; je vous crois, et ce n'est sûrement pas vous qui êtes coupable. Aussi dois-je bien m'occuper de vous faire oublier tous vos malheurs.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, ADÉLAIDE, SAINT-FORT, JUSTINE, LA NOURRICE, LUCAS.

JUSTINE.

Quoi ! madame, vous pouvez voir encore cette femme après tout ce que vous avez su d'elle !

LA COMTESSE.

Oui, mademoiselle, et c'est positivement d'après ce que j'en sais que je ne veux plus cesser de la voir, que je ne veux plus m'en séparer.

JUSTINE.

Est-il possible qu'elle rentre à votre service ?

LA COMTESSE.

Sans doute, et ce n'est là qu'un commencement bien foible du dédommagement que je lui dois pour toutes les peines que je lui ai causées.

JUSTINE.

Cela étant, trouvez bon, madame, que je m'en aille dès aujourd'hui de chez vous.

LA COMTESSE.

Vous croyez m'inquiéter, et m'affliger par vos menaces. Eh bien, apprenez, mademoiselle, que vous ne faites que me prévenir. En rougissant du crédit que je vous ai laissé prendre sur moi, et des fautes que vous m'avez fait faire, je frémis des malheurs dans lesquels votre caractère impérieux et votre mauvais cœur ont failli m'entraîner. Allez-vous-en, mademoiselle ; sortez de chez moi.

JUSTINE.

Mais, madame...

LA COMTESSE.

Sortez de chez moi, vous dis-je, et ne vous offrez jamais à mes yeux.

Justine sort.

SCÈNE DERNIÈRE.

LA COMTESSE, ADÉLAIDE, SAINT-FORT, LA NOURRICE, LUCAS.

ADÉLAIDE.

MA chère maman, malgré les torts de Justine, vous ne l'exposerez sûrement pas au besoin et aux maux qu'a éprouvés ma nourrice.

LA COMTESSE.

N'appréhendez rien pour elle; je l'ai mise depuis long-tems en situation de se passer de servir.

SAINT-FORT.

Bon! Elle ne souffrira pas, et ne fera plus souffrir les autres.

ADÉLAIDE.

Puis-je espérer, maman, que vous aurez la bonté de me rendre toute votre tendresse si nécessaire à mon cœur, que vous voudrez bien oublier mes fautes que je n'oublierai jamais, pour n'y plus retomber, et que vous me pardonnerez de n'avoir pas eu en vous

toute la confiance que je vous devois? Mais...

LA COMTESSE.

Vous n'achevez pas, ma chère fille. Eh bien, je vous sais un gré infini de ce silence, et je vais achever pour vous. Vous vouliez dire sans doute que je vous avois fait la défense de donner des secours à votre nourrice. J'ai eu tort; j'aime à en convenir devant vous. Mais j'étois plus malheureuse que coupable, puisque j'ai été trompée. Oubliez le tort que j'ai eu, et moi je vous promets d'oublier la faute que vous avez faite, si je peux appeler ainsi la conduite qui m'a donné une preuve si certaine et si douce de la sensibilité de votre cœur.

ADÉLAIDE.

Comment pouvoir jamais reconnoître cet excès de bonté?

LA COMTESSE.

En m'aimant toujours autant que je vous aime; en ayant toujours en moi une confiance sans réserve, cette confiance si heureuse, si utile, si charmante entre une mère et une fille, et que je mériterai, soit comme votre mère, soit comme votre amie; enfin

en montrant sans cesse la même sensibilité pour les malheureux. Bonne nourrice, ne nous quittez plus, et continuez à prendre soin de ma fille. Vous voyez par ce qu'elle a fait pour vous, qu'elle est bien digne de tout votre attachement, et que vous ne pouvez trop l'aimer. Je réparerai mes torts, je vous en assure, et les larmes que je répands doivent vous garantir ma promesse. En attendant, gardez cette robe, cet argent, et tout ce que ma fille vous a donné. Faites venir la vôtre dès qu'elle se portera mieux, et je me charge de la bien marier, aussitôt que son âge me permettra de l'établir.

Dans ce moment Adélaïde, Saint-Fort, la nourrice et Lucas se jettent aux genoux de la comtesse avec la plus grande vivacité.

ADÉLAIDE.

Que je suis heureuse !

SAINT-FORT.

La charmante maman ! Voilà le plus beau jour de ma vie.

LA NOURRICE.

Ah ! ma bonne dame, combien je gémis, combien

je regrette de n'être plus assez jeune pour pouvoir vous servir long-tems, vous et mademoiselle votre fille!

LUCAS.

Et moi, madame, je vous prie de ne pas me donner le congé que je vous ai demandé; car je prétends mourir au service d'une si bonne maîtresse.

LA COMTESSE.

Je suis bien éloignée de vous refuser une telle grace, mon honnête Lucas. Levez-vous, mon ami. Levez-vous donc, bonne nourrice. Le plaisir que j'ai goûté à recevoir des assurances de votre attachement et de votre tendresse, m'a fait oublier que vous étiez à mes genoux.

Tous se relèvent. Saint-Fort refait le paquet de la robe, y joint la bourse, et remet le tout sous le bras de la nourrice.

LA NOURRICE,

à la comtesse.

Que le Ciel puisse vous récompenser!

LUCAS.

Que nous allons bien travailler, chaque jour, moi,

ainsi que tous les autres domestiques ! Vous verrez, notre bonne maîtresse, vous verrez que la besogne va bien plus vîte, va bien autrement, quand on se met au travail avec plaisir. Que vous tirerez un bien plus fort, un bien plus doux intérêt de vos bontés que de votre argent !

LA COMTESSE,

après un signe de satisfaction à Lucas, et après avoir regardé tendrement ses enfans qui lui baisent les mains.

Pour vous, mes enfans, gardez-vous d'oublier jamais qu'autant la confiance bien placée répand de charme, de douceur et de félicité sur notre vie, autant, hélas ! lorsqu'elle l'est mal, elle en fait le tourment, après nous avoir rendus injustes et coupables envers tout ce qui nous environne. Que je sens bien cruellement cette vérité ! Que j'ai de honte de ma foiblesse ! Qu'il me tarde de couvrir mes torts du voile des bienfaits ! Mes chers enfans, quel moment que celui où je pourrai goûter la satisfaction si douce de me dire : je ne vois autour de moi que des heureux, et c'est à moi que mes semblables doivent leur bonheur ! Je ferai inviter

les habitans de ce village, et des villages voisins à venir danser et souper demain jour de fête dans mon orangerie qu'on va disposer pour ce divertissement. Je veux du moins jouir du tableau riant du plaisir et de la gaîté, en attendant que le tableau bien plus touchant de la reconnoissance l'accompagne.

FIN.

LA FRANCHISE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE BRUNMONT.
BRUNMONT, *fils du comte, âgé de douze ans.*
LA MARQUISE DE LYSANGES.
LYSANGES, *fils de la marquise, âgé de seize ans.*
ORPHISE.
DUPRÉ, *précepteur de Brunmont.*

La scène est dans la maison commune de la marquise et du comte.

LA FRANCHISE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un sallon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, BRUNMONT.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc bien content, mon cher Brunmont, du mariage de mon fils avec votre sœur?

BRUNMONT.

J'en suis dans l'enchantement, madame, et d'autant plus que je pourrai les voir à chaque moment, puisque vous demeurez dans cette maison, ainsi que mon père, puisque les jeunes mariés ne se sépareront pas de vous.

LA MARQUISE.

Aimerez-vous toujours bien mon fils ?

BRUNMONT.

Oui, de toute mon ame. Comment ne l'aimerois-je pas ? Il a tant d'amitié pour moi ; il me traite comme si j'étois son frère.

LA MARQUISE.

Votre amitié mutuelle me fait, en vérité, le plus grand plaisir. Une idée cependant trouble la joie que je ressens du mariage de mon fils ; il est encore bien jeune.

BRUNMONT.

Comment ! bien jeune !... Il a quatre ans plus que moi ; il a seize ans.

LA MARQUISE.

Ne le croyez-vous pas déja un peu vieux ?

BRUNMONT.

Non ; mais je le trouve d'un âge très raisonnable, et vous avouerez que sa conduite l'a toujours été. Il est vrai qu'il avoit de bons exemples devant les yeux. Mais puisqu'il les aura toujours présens, en demeurant avec vous, vous ne devez certainement,

madame, rien craindre de sa jeunesse.

LA MARQUISE.

Je vous remercie du compliment.

BRUNMONT.

Ce n'en est pas un. Vous savez, madame la marquise, que je ne dis que la vérité, qu'on ne me gronde presque jamais que pour l'avoir trop dite.

LA MARQUISE.

Cela est vrai, et vous êtes en cela bien différent de votre aîné qui, par sa trop malheureuse inclination à mentir, par ce vice si indigne d'un gentilhomme, a armé contre lui la sévérité de votre père, et a été renfermé jusqu'au moment où sa correction assurée pourra faire penser à son rappel.

BRUNMONT.

Il me semble qu'on a été bien sévère pour lui.

LA MARQUISE.

Non, mon ami; pas trop. Cependant j'avois formé le projet de demander sa liberté en faveur du mariage de votre sœur.

BRUNMONT.

Eh bien, madame, ce sera mon présent de nôces.

LA MARQUISE.

Cela dépendra de quelques circonstances. Je vais vous quitter, puisque je ne vois pas votre père qu'on m'a dit être fort affairé dans son cabinet. Savez-vous ce qui l'occupe si sérieusement?

BRUNMONT.

C'est une banqueroute qu'il vient d'essuyer.

LA MARQUISE,

à part.

La nouvelle est donc vraie!

BRUNMONT.

Il est très chagrin, très en colère depuis ce matin. Je lui ai entendu dire qu'un négociant lui enlevoit une grande partie de son bien, qu'il lui avoit confiée, il y a fort peu de tems, comme à son ami.

LA MARQUISE.

Je suis bien surprise qu'il m'ait gardé le secret sur cet événement. Mais le voici.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE COMTE, BRUNMONT.

LE COMTE.

JE vous demande mille pardons, madame, de vous avoir fait attendre. Une occupation très sérieuse me retenoit dans mon cabinet.

LA MARQUISE.

J'étois venue ici, monsieur, pour vous entretenir de quelques petits détails relatifs au mariage de nos enfans. Mais rien ne presse. N'auriez-vous pas quelque chose de plus important à me dire?

LE COMTE.

Non.

LA MARQUISE.

Absolument rien?

LE COMTE.

Non pas pour le moment.

LA MARQUISE.

Cela étant, je me retire. Il y auroit peut-être de

l'indiscrétion à moi de rester ici plus long-tems.

LE COMTE.

Jamais, madame, et sur-tout dans les termes où nous en sommes. Si vous me quittez, j'irai vous joindre dans quelques heures, et vous faire toutes mes excuses.

LA MARQUISE,

froidement.

Les excuses sont inutiles, lorsque les affaires font la loi.

LE COMTE,

offrant sa main.

Souffrez au moins...

LA MARQUISE.

Non; restez, de grace. En vérité vous me gêneriez beaucoup.

Elle sort.

SCÈNE III.

LE COMTE, BRUNMONT.

LE COMTE.

JE ne sais si je me trompe; mais le ton de madame de Lysanges m'a semblé bien froid. Seroit-elle fâchée de ce que je me suis fait attendre?

BRUNMONT.

Je ne le crois pas, mon père; car elle m'a parlé avec beaucoup d'amitié.

LE COMTE.

Tant mieux. J'ai la tête si occupée qu'il se peut que j'aie mal vu.

BRUNMONT.

Elle compte même vous demander une grace.

LE COMTE.

Savez-vous ce que c'est?

BRUNMONT.

Oui; elle a daigné m'en instruire; c'est au sujet du mariage de son fils.

LE COMTE.

Dites-moi donc vîte quelle est cette grace; parlez, et je me ferai un vrai plaisir d'aller au devant de sa demande.

BRUNMONT.

Elle vouloit vous solliciter de pardonner à mon frère, et de le rappeler auprès de vous.

LE COMTE.

Je suis fort heureux qu'elle ne m'ait pas mis dans le cas de la refuser; car je l'aurois fait. Je suis aussi très aise de connoître son intention et je vais la prévenir. Que n'ai-je moins de motifs pour justifier une résolution qui coûte tant à mon cœur! Au reste madame de Lysanges est trop juste, trop raisonnable pour blâmer mon refus, pour s'en offenser.

BRUNMONT.

Eh quoi! dans le moment du mariage de ma sœur avec son fils!

LE COMTE.

Oui, oui; c'est justement à cause de ce mariage que madame de Lysanges doit être plus sévère pour votre frère, puisque cet indigne enfant va tenir de si près

à sa famille. Faut-il que le sang d'un père vertueux se corrompe, ou saltère en passant dans les veines de ses héritiers ! Comment un brave gentilhomme, un militaire comme moi a-t-il pu donner le jour à un menteur ? Je ne m'en consolerai jamais.

BRUNMONT.

Au moins, mon cher papa, vous ne pouvez pas m'accuser de l'être.

LE COMTE.

Non ; mais vous avez un défaut contraire dont vous devriez chercher continuellement à vous corriger ; celui de dire tout ce que vous savez, sans penser aux conséquences qui peuvent en résulter, conséquences si souvent très nuisibles. Heureusement je ne vois en vous qu'un défaut qui ne peut entrer en comparaison avec le vice qui me fait honteusement gémir sur votre frère. La vérité bien entendue, mon cher enfant, est la première vertu d'un gentilhomme, celle d'un homme quelconque. Sans cette vertu, il n'en est point d'autre. Combien de fois votre frère m'a-t-il forcé à rougir pour lui, a-t-il surpris, a-t-il compromis ma bonne foi ! Voyez, jugez combien le mensonge est vil, puisqu'un

démenti déshonore à jamais celui qui le reçoit, s'il ne lave son injure dans le sang de celui qui le lui donne. Considérez l'effet de cette vengeance quand c'est le menteur qui triomphe. C'est pour la cause d'un vice affreux qu'il fait périr un innocent, ou du moins une victime bien peu coupable en comparaison de lui. D'ailleurs, à quoi lui sert une indigne victoire qui ne peut lui rendre l'honneur que le mensonge lui a ravi? Mon fils, concevez-vous toute l'atrocité de ce vice?

BRUNMONT.

Oui, mon père, oui, et je le vois avec horreur.

LE COMTE.

Votre précepteur arrive. Sortez, mon enfant, et laissez-moi m'entretenir un moment avec lui.

SCÈNE IV.

LE COMTE, DUPRÉ.

LE COMTE.

EH BIEN, monsieur Dupré, auriez-vous quelque bonne nouvelle à me donner?

DUPRÉ.

Non, malheureusement.

LE COMTE.

Comment! Je n'aurois pas l'argent dont j'ai besoin pour remplacer une partie de celui que l'on vient de m'enlever, l'argent nécessaire pour payer la dot de ma fille?

DUPRÉ.

Non, monsieur. J'ai été chez ce monsieur Simon sur lequel nous comptions, et je l'ai trouvé instruit de la banqueroute que vous venez d'essuyer. J'ai eu beau le solliciter, le supplier; il a refusé obstinément de vous prêter la somme que vous attendiez. J'ai eu beau lui dire que, s'il ne devoit proprement vous rester

que les appointemens de la place dont le roi a honoré vos bons services, il y avoit au moins une terre très considérable qui appartenoit à vos enfans du chef de feu madame la marquise, que cette terre répondroit de l'argent prêté pour la dot de mademoiselle votre fille; tout ce que j'ai dit n'a pu ni calmer ses craintes, ni toucher son cœur.

LE COMTE.

Mais qui a pu apprendre si tôt à monsieur Simon le malheur que j'ai éprouvé? Cette nouvelle ne devroit point être publique, et le commis du malheureux qui a si indignement abusé de ma confiance, m'a dit que sa faillite seroit encore secrete aujourd'hui.

DUPRÉ.

Il ne faut pas un long tems, monsieur, pour faire circuler ce qui peut servir à l'aliment de la malignité. D'ailleurs les hommes qui, comme monsieur Simon, ne sont occupés que de leurs intérêts, de faire valoir leur argent, devinent ces sortes de nouvelles. Enfin, s'il ne savoit rien lorsque, vers midi, il a paru vous promettre formellement de venir à votre secours, au moins est-il à présent très informé de la faillite

dont vous êtes la victime. Il m'en a même appris des détails que vous ignorez.

LE COMTE.

Il vous sera bien difficile de me persuader qu'un négociant qui a toujours joui d'une bonne renommée ait reçu en dépôt toute la fortune de son ami, pour la lui enlever. Je ne puis le croire, et je me flatte encore qu'il en aura mis à couvert une partie, au moins, pour me la rendre.

DUPRÉ.

C'est votre cœur qui parle, monsieur; mais, hélas! il s'égare en jugeant des autres par lui. Oubliez-vous donc tout ce que vous a dit son commis sur ce qui vous regarde? Oubliez-vous donc encore que ce misérable banqueroutier emporte la dot de sa jeune femme qu'il n'a épousée que depuis quelques mois.

LE COMTE.

Le perfide! A qui donc se fier?

DUPRÉ.

A fort peu de personnes, monsieur. Cela n'est que trop prouvé, malheureusement, que trop vrai pour l'humanité.

LE COMTE.

Voilà donc le mariage de ma fille rompu, quoique je n'aie promis pour sa dot que la valeur des droits qu'elle a à répéter sur la terre qui vient du chef de ma femme ! Madame de Lysanges aura sans doute compté aussi sur une partie de ma succession. Cela est dans l'ordre.

DUPRÉ.

Pourquoi se livrer à de pareilles craintes ? Il faut lui dire la vérité, et je ne puis croire qu'elle veuille rompre un établissement très convenable pour son fils. Elle a d'ailleurs été votre intime amie de tout tems.

LE COMTE.

Vous ne pouvez pas douter que je n'eusse résolu de l'instruire avant la signature du contrat qu'on doit nous apporter ce soir ; mais préalablement je voulois avoir l'argent que j'ai promis. Ne l'ayant point, j'ai tout lieu d'appréhender que madame de Lysanges ne change de résolution, par crainte de se voir, un jour, elle-même dans l'embarras pour recouvrer la dot de ma fille. Oui, mon cher monsieur Dupré, ce mariage

est rompu.

DUPRÉ.

Encore un coup, monsieur, pourquoi augmenter vos chagrins par des craintes peut-être déplacées ?

LE COMTE.

Je dois tout prévoir ; je dois tout craindre.

SCÈNE V.

LE COMTE, DUPRÉ, ORPHISE, BRUNMONT.

LE COMTE.

QUE vois-je? Madame Orphise! La femme de ce traître.

DUPRÉ.

Il faut l'écouter. Elle a peut-être quelque chose d'important à vous dire.

BRUNMONT.

Mon père, voilà madame qui a voulu absolument vous parler.

ORPHISE.

Ah! monsieur!...

LE COMTE.

Comment, madame, pouvez-vous avoir la hardiesse de vous présenter devant moi!

ORPHISE.

Ne m'accablez pas de votre colère, quoiqu'elle doive vous paroître juste.

LE COMTE.

Je me flatte, madame, que l'autorité m'aidera à me venger d'un malheureux qui a trahi si indignement ma confiance, et fera punir un voleur par l'infamie du dernier supplice.

ORPHISE.

Un voleur! Mais, dans ma funeste situation, je dois tout supporter sans me plaindre. Daignez du moins, monsieur, daignez écouter les dernières paroles de mon mari, lorsqu'il a pris le parti de fuir afin de se soustraire aux poursuites de ses créanciers. » Je vous » supplie, m'a-t-il dit, d'aller dès aujourd'hui voir » monsieur de Brunmont, de l'assurer que mon plus » grand chagrin est celui que je lui cause, que j'avois » compté sur des rentrées qui m'ont manqué, que » j'espère être bientôt dans une position moins cruelle, » et que je lui remettrai les premiers fonds dont il sera » en mon pouvoir de disposer. —

LE COMTE.

Voilà des paroles sur lesquelles je dois sans doute compter infiniment. Et qui me garantira que vous n'êtes pas de moitié avec votre mari pour me tromper

encore ?

ORPHISE.

Continuez, monsieur, continuez. Moi, vous tromper, quand je ne viens chez vous que pour vous rassurer autant qu'il m'est possible de le faire, lorsque je n'y viens que pour remplir un devoir sacré, lorsque, pour le remplir, je m'oublie moi-même, j'oublie la misère qui va m'accabler ! Cette affreuse misère contre laquelle je ne me vois aucune ressource ! O Ciel ! ne suis-je donc pas assez malheureuse ! Faut-il encore que mon état donne le droit cruel de me regarder comme coupable !

LE COMTE.

Dites-vous la vérité, madame ? Seriez-vous ici sans ressource ?

ORPHISE.

Oui, monsieur, oui. Jouissez complettement de mon malheur. Je ne sais que devenir ; je suis sans pain, et sans savoir à qui en demander, puisque je n'ai pas un seul parent dans cette ville, puisque je ne puis compter aujourd'hui sur un ami.

LE COMTE.

Vous êtes sans pain !

Il tire sa bourse qu'il met dans la main d'Orphise.

Tenez, madame, tenez, voilà vingt-trois louis. Je suis fâché de n'en avoir pas davantage sur moi, ni dans ma maison.

Il s'éloigne.

ORPHISE,

le suivant.

Monsieur, monsieur ! Quel homme êtes-vous donc? Reprenez, je vous en conjure...

LE COMTE,

sortant.

Gardez cet argent. Vous êtes plus à plaindre que moi.

NOTA. Le trait de générosité que renferme cette scène pourroit sans doute faire honneur à mon imagination; mais il honore trop l'humanité pour que je ne convienne point qu'il est vrai. Je n'ai changé que le lieu de la scène qui s'est passée chez la femme du débiteur que je ne dois sans doute pas nommer. Le généreux créancier, le brave militaire, dont j'ai peint d'ailleurs le caractère dans ce drame, par une modestie peut-être outrée, ne veut pas

être connu, et j'obéis. Je ne me permettrai de rien dire ici de plus sur son action. La rapporter, la peindre dans toute sa simplicité, c'est peut-être la louer de la seule manière digne d'elle.

SCÈNE VI.

DUPRÉ, ORPHISE, BRUNMONT.

ORPHISE.

QUEL excès de bonté et de générosité ! Dans quel moment ! Dans quelle circonstance !

DUPRÉ.

Vous voyez bien, madame, que tout doit engager votre mari à remplir exactement la parole qu'il vous a donnée.

ORPHISE.

Il la tiendra, j'ose en répondre, monsieur; oui, il la tiendra. Mais reprenez, je vous en conjure, cet argent pour le rendre à monsieur le comte.

DUPRÉ.

Non, madame, non; j'en approuve trop l'usage.

ORPHISE,

à Brunmont.

Monsieur, je vous prie instamment de le reporter à monsieur votre père.

BRUNMONT.

Je m'en garderai bien, madame. Je suis trop sûr que mon papa ne le trouveroit pas bon.

DUPRÉ.

Vous avez raison, monsieur.

ORPHISE.

Eh bien, je sais qui je vais prier de se charger de cet argent.

DUPRÉ,

suivant Orphise qui sort.

Faites, madame, tout ce que vous jugerez à propos. Mais soyez bien certaine que monsieur le comte ne reprendra ce qu'il vient de vous remettre, que dans le cas où votre situation sera moins malheureuse.

SCÈNE VII.

DUPRÉ, BRUNMONT.

DUPRÉ.

MONSIEUR, voilà une nouvelle preuve de la bonté de monsieur votre père.

BRUNMONT.

Non, je n'ai jamais éprouvé un plaisir aussi doux. Les larmes m'en sont venues aux yeux.

DUPRÉ.

Je suis bien aise que vous ayez senti tout le prix de cette action. C'est m'annoncer que vous seriez capable de la faire.

BRUNMONT.

Je vous avoue cependant de bonne foi, qu'elle m'a aussi extrêmement étonné; car mon papa étoit bien en colère.

DUPRÉ.

Et il avoit raison d'être irrité, puisqu'il a été trompé d'une manière si révoltante. Mais la pitié a éteint dans

son cœur la colère et la vengeance. Voilà, mon cher enfant, ce qui double le mérite de sa générosité.

BRUNMONT.

Je voudrois bien, monsieur, que le mariage de ma sœur fût déja fait.

DUPRÉ.

Pourquoi cela?

BRUNMONT.

C'est que nous nous verrions tous les jours. C'est qu'elle sera bien aise d'être dehors de son couvent, et de jouir de sa liberté.

DUPRÉ.

Vous voudriez bien jouir aussi de la vôtre; n'est-il pas vrai?

BRUNMONT.

Oui, j'en conviens.

DUPRÉ.

Convenez, monsieur, que vous seriez fort content d'être débarrassé de moi, de pouvoir faire sans cesse votre volonté.

BRUNMONT.

Fort content! Oui, en vérité.

DUPRÉ.

Voilà ce qu'on peut appeler une franchise peu honnête.

BRUNMONT.

Je dis ce que je pense. Cependant je vous aime bien; mais je crois, monsieur, que, si j'étois mon maître, je vous aimerois encore davantage.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, DUPRÉ, BRUNMONT.

LE COMTE,

une lettre à la main.

TENEZ, monsieur Dupré, voilà une lettre que je viens de recevoir dans le moment. Ma crainte n'est que trop justifiée. Madame de Lysanges est instruite du malheur que j'ai éprouvé, et le mariage est rompu, sans que je puisse espérer de le renouer.

DUPRÉ.

Est-il possible ?

LE COMTE.

Cela n'est que trop vrai. Écoutez.

Il lit la lettre.

» J'ai appris, monsieur, la faillite que vous avez
» essuyée. Mais j'aurois dû la savoir par vous-même, et
» dès ce matin, puisque vous en étiez informé. Vous
» ne devez donc point, ce me semble, être surpris de
» me voir rompre un projet qu'il m'avoit été si doux de

» former, de me voir rompre le mariage de mon fils. Je
» suis très fâchée sans doute de lui causer du chagrin;
» mais je dois être raisonnable pour lui. —

Vous voyez, monsieur Dupré ! Qui a pu prévenir la démarche que j'allois faire ? Qui a donc pu instruire madame de Lysanges ? Elle voit si peu de monde ! Elle sort si peu !

A son fils.

Ne seroit-ce pas vous, par hasard, monsieur ? Car j'ai eu, dans mon trouble, l'imprudence de m'expliquer devant vous sur cette banqueroute.

BRUNMONT.

C'est vraisemblablement moi, mon cher papa.

LE COMTE.

Vous !

DUPRÉ.

C'est vous !

LE COMTE.

Je le mérite bien.

BRUNMONT.

Vos gens ayant dit à madame de Lysanges que vous étiez fort occupé, elle m'en a demandé le sujet, et je

lui ai appris ce que je savois.

LE COMTE.

Et n'en auriez-vous point dit autant à monsieur Simon, quand il est venu ici ce matin pour l'argent que je devois compter en signant le contrat de votre sœur?

BRUNMONT.

Oui. Il m'a demandé par quelle raison vous étiez si pressé d'argent, et je la lui ai dite.

LE COMTE.

A merveille, monsieur. C'est donc vous qui êtes la cause de la rupture du mariage de votre sœur! Je vous en ai beaucoup d'obligation. Allons; félicitez-vous-en bien.

BRUNMONT.

O Ciel! Qu'ai-je fait? Ah! que je suis malheureux!

LE COMTE.

Voilà des regrets qui nous sont d'une très grande utilité.

BRUNMONT.

Mais, mon père, vous m'avez dit si souvent qu'il n'y avoit rien de plus affreux que le mensonge.

LE COMTE.

Oui, monsieur, je vous ai dit, et j'ai dû vous répéter que le mensonge est un vice abominable. Mais aussi je vous ai répété mille fois que, s'il est nécessaire de dévoiler avec soin toutes les vérités qui peuvent être utiles ou agréables, il ne l'est pas moins de se taire sur celles qui peuvent nuire. Il me semble que vous avez étrangement profité de mes leçons.

BRUNMONT.

Je suis au désespoir.

LE COMTE.

Voilà votre ami qui vient pour vous faire tous ses remercimens.

SCÈNE IX.

LE COMTE, DUPRÉ, BRUNMONT, LYSANGES.

LE COMTE.

JE vois votre douleur, mon cher Lysanges, et j'en suis bien sincérement affecté.

LYSANGES.

Non, monsieur, rien ne pourra jamais me consoler de la rupture de mon mariage.

LE COMTE,

lui montrant son fils.

C'est à votre ami, c'est à monsieur que vous en avez toute l'obligation.

LYSANGES.

C'est vous, Brunmont, qui faites mon malheur!

BRUNMONT.

Hélas ! oui, et je n'en suis pas le moins affligé.

LE COMTE,

à Lysanges.

Que fait madame votre mère?

LYSANGES.

Elle est enfermée avec la femme de ce misérable négociant qui vous enlève la plus grande partie de votre fortune.

LE COMTE.

Allons, monsieur Dupré, allons promptement chez elle, quoique, d'après sa lettre, je ne puisse attendre un grand succès de ma démarche. Je veux au moins me justifier.

DUPRÉ.

Je vous approuve, monsieur, et je vous suis.

SCÈNE X.

BRUNMONT, LYSANGES.

LYSANGES.

EXPLIQUEZ-moi donc cette énigme. Est-il possible, mon cher ami, que vous soyez la cause de la rupture de mon mariage, vous qui le desiriez aussi vivement que moi, vous qui m'avez témoigné tant d'amitié depuis que nous nous connoissons, vous enfin que j'ai toujours aimé de tout mon cœur?

BRUNMONT.

Cela n'est que trop vrai, et je vous en demande mille pardons.

LYSANGES.

Mais comment cela se peut-il? Comment avez-vous pu me nuire aussi cruellement, mon cher Brunmont, vous mon ami?

BRUNMONT.

Oui, sans doute je le suis, et mon sort n'en est que plus malheureux.

LYSANGES.

Qu'est-ce donc que le hasard vous a fait faire pour me nuire? Car je ne pourrois jamais vous en supposer l'intention.

BRUNMONT.

J'ai appris à madame de Lysanges le malheur que mon père a éprouvé, et je l'ai appris également à un homme qui avoit promis de prêter à mon père l'argent de la dot de ma sœur.

LYSANGES.

Mon cher Brunmont, mon ami, combien de maux me fait votre franchise ! Je ne me trouve cependant pas tout-à-fait malheureux, puisque je ne puis en accuser votre cœur.

BRUNMONT.

Votre bonté, cette bonté si généreuse augmente encore ma douleur ! Mais voici mon père. Je vous quitte. Mon cœur m'inspire quelque chose; je vais en tenter le succès.

SCÈNE XI.

LE COMTE, LYSANGES.

LE COMTE.

EH BIEN, mon cher Lysanges, mon fils vous a fait l'aveu de ses torts.

LYSANGES.

Il est aussi à plaindre que moi.

LE COMTE.

Je viens de me présenter à la porte de madame votre mère pour justifier mon silence, et voir, en même tems, s'il n'y auroit pas quelque moyen de la ramener à nos desirs. Je n'en désespérois point encore tout-à-fait, ou du moins monsieur Dupré cherchoit à me donner quelque espoir de réussir ; mais, sous un vain prétexte d'affaires très sérieuses, la porte de madame votre mère m'a été fermée.

LYSANGES.

Que vais-je donc devenir? Ma mère, jusqu'à présent si tendre, si attentive à m'éviter les peines les plus

légères, ne m'a pas laissé la moindre espérance de la voir changer de résolution.

LE COMTE.

Croyez que je partage vos chagrins.

LYSANGES.

Ils n'en sont que plus cruels pour mon cœur.

LE COMTE.

Que ne ferois-je pas pour vous rendre heureux!

LYSANGES.

Non, il n'est plus de bonheur pour moi.

SCÈNE XII.

LE COMTE, LYSANGES, DUPRÉ.

DUPRÉ.

MONSIEUR, je viens de rencontrer votre malheureux enfant qui accouroit, tout en pleurs, chez madame de Lysanges. J'ai voulu vainement lui parler; il ne m'a point écouté. On lui a dit, ainsi qu'à vous, que madame de Lysanges étoit dans son cabinet, qu'elle n'étoit pas visible. Il s'est jeté à genoux; il a tant sollicité, tant pleuré, que les domestiques ont été attendris par ses larmes, et l'ont laissé entrer.

LYSANGES.

Je crois deviner ses bonnes intentions; mais je crains bien qu'elles n'échouent. Non, je ne puis rien en espérer.

LE COMTE.

Il est bien plus facile de faire des sottises que de les réparer. Ah! que le destin des pères est souvent déplorable!

LYSANGES.

Ne soyez pas fâché contre lui, je vous en prie.

LE COMTE.

Comment l'excuser sur les suites funestes de son indiscrétion?

LYSANGES.

Je les pardonne de bon cœur à mon ami; daignez les pardonner à votre fils. Mais je le vois qui s'avance avec ma mère.

SCÈNE DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LE COMTE, LYSANGES, BRUNMONT, DUPRÉ.

LA MARQUISE,

au comte.

JE vous ramène votre enfant qui est entré chez moi comme je me rendois chez vous. Ses regrets, ses pleurs et ce qu'il m'a dit de vos intentions, monsieur, auroient détruit ma résolution, quand elle n'auroit pas déja été changée. Je viens tout réparer.

LE COMTE.

Comment, madame?...

LA MARQUISE.

Je viens renouer notre mariage, et le conclure.

LYSANGES.

Ma mère, vous me donnez la vie une seconde fois.

BRUNMONT,

à Lysanges.

Mon ami, que je suis heureux!

LA MARQUISE.

Soyez certain, monsieur, que votre silence sur la banqueroute que vous veniez d'essuyer a été la cause véritable, la seule cause du parti violent que j'avois pris. Je vous dirai même que j'ai encore quelque peine à vous pardonner entièrement.

LE COMTE.

Vous devez être sûre, madame, que je vous aurois appris ma situation avant la signature du contrat de nos enfans.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée, monsieur. La preuve nouvelle que vous avez donnée aujourd'hui de l'honnêteté et de la bonté de votre cœur ne me permet pas de douter de vos intentions. J'ai vu la femme de cet homme qui vous a si indignement trompé. Elle m'a pleinement instruite de votre conduite avec elle. C'est dire assez que je meurs d'impatience de former l'alliance que nous avions arrêtée, et d'unir ainsi davantage nos deux familles.

LE COMTE.

Mon cœur est bien de moitié dans une impatience

si honnête pour moi. Mais, jusqu'à ce que j'aie trouvé l'argent que j'ai promis pour la dot de ma fille, aurez-vous la bonté de vouloir bien vous contenter d'en recevoir les intérêts?

LA MARQUISE.

Je ne veux rien de votre vivant, absolument rien, monsieur, à moins que les affaires de celui qui vous a enlevé votre bien ne viennent à s'arranger. Alors je recevrai la dot de votre fille. Mon fils est assez riche pour attendre.

LYSANGES.

Oui, certainement.

LE COMTE.

Mais, madame,...

LA MARQUISE.

Mais, monsieur, il faut absolument que cela soit comme je vous le dis. J'espère encore que vous ne me refuserez pas la grâce de votre fils aîné.

LE COMTE.

Comment pourrois-je vous refuser quelque chose, madame? Mais, si mon fils n'est pas corrigé, voudriez-vous me mettre dans le cas d'avoir sans cesse à rougir

pour lui? Voudriez-vous me causer l'humiliation et le chagrin de le voir auprès de moi? Voudriez-vous les partager?

LA MARQUISE.

Je compte qu'un an de prison l'aura fait rentrer en lui-même. S'il en étoit autrement, je ne m'opposerois plus à votre juste sévérité; je vous le promets.

LE COMTE.

Votre volonté, madame, sera remplie.

BRUNMONT.

Ah! mon père, combien je vois et sens avec douleur les torts dans lesquels ma franchise m'a entraîné, et les suites cruelles qu'elle a pu avoir!

LE COMTE.

Gardez-vous cependant d'y renoncer, mon enfant. Sans la franchise on n'a point de vertus, ou l'on cesse bientôt d'en avoir; son excès seul est à craindre, très à craindre; il faut la modérer, mais non la détruire. Allons chez vous, madame la marquise, allons signer un contrat qui doit unir ma fille au fils de la femme que je dois estimer, et qu'en effet j'estime davantage. Non, je n'ai plus à me plaindre de la perte que j'ai faite,

puisqu'elle a servi à jeter un nouveau jour sur votre amitié pour moi.

LA MARQUISE.

La fortune et l'amour peuvent sans doute répandre quelque charme sur la vie ; mais l'amitié seule en fait le bonheur.

FIN.

L'UNION DE FAMILLE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

CLITANDRE, *père de Sophie, de Mélanide et d'Aza.*

ORPHISE, *sœur de Clitandre.*

SOPHIE, *âgée de quatorze ans.*

MÉLANIDE, *âgée de treize ans.*

AZA, *âgé de douze ans.*

UNE GOUVERNANTE.

JEUNES FILLES *du village.*

La scène est au château de Clitandre.

L'UNION DE FAMILLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la chambre de Sophie.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

COMMENT ! vous soupirez encore !

SOPHIE.

Ma bonne, plus je vois approcher le moment
Qui me ramène un père que j'adore,
Plus je gémis de son éloignement.

LA GOUVERNANTE.

Enfin, après six mois d'absence,
Ce bon père demain doit être de retour.

SOPHIE.

Quels biens, quels plaisirs tour-à-tour
Va, chaque jour, ici ramener sa présence!
Avec lui l'heureuse gaîté,
En nous instruisant, nous amuse;
Avec lui toujours la bonté,
Ou nous pardonne, ou nous excuse.

LA GOUVERNANTE.

Comme vous allez l'embrasser!

SOPHIE.

Oui, ma mère, ma sœur, moi, ma tante et mon frère.

LA GOUVERNANTE.

Qu'il sera satisfait de se voir caresser
Pat tout ce qui lui rend la vie aimable et chère!

SOPHIE.

Nos bras enfin vont tendrement presser
Notre soutien, notre ami, notre père!

LA GOUVERNANTE.

Que votre union doit charmer!

Combien j'aurai de joie à vous revoir ensemble !
Chaque moment qui vous rassemble
Offre un plaisir nouveau qu'on ne peut exprimer.
On ne vous voit point, ce me semble,
Sans éprouver le doux besoin d'aimer.
Puisse, ma chère enfant, cette tendresse pure
Animer toujours votre cœur !
Obéissant toujours aux lois de la nature,
Vous trouverez le vrai bonheur.

SOPHIE.

Qu'elle est douce l'obéissance
Qui nous soumet à ces liens !
Le plus charmant de tous les biens,
N'est-ce pas la reconnoissance ?
Aussi je ne perdrai jamais
Le tendre souvenir des soins et des bienfaits
Que j'ai reçus de vous du jour de ma naissance,
Et j'aime à me les retracer.

LA GOUVERNANTE.

Vous m'enchantez, mon aimable Sophie ;
Vous aimez vos devoirs ; ainsi j'ose penser
Que le Ciel vous promet la plus heureuse vie.

C'en est assez pour me récompenser,
Comme pour combler mon envie.
Méfiez-vous pourtant de tous ces vains plaisirs
Que le monde offrira sans cesse à vos loisirs.
En est-il un seul qui n'inspire
Le goût du vice, ou de l'erreur,
Et qui, par un charme trompeur,
Des devoirs les plus saints n'affoiblisse l'empire,
N'éloigne bientôt du bonheur?
Mais près d'une famille estimable et sensible,
On jouit d'un état paisible;
On jouit d'un plaisir aussi pur que charmant.
Là s'accroît le bonheur, plus il peut se répandre;
Pour combattre les maux, les vaincre, les suspendre,
C'est là que l'intérêt se joint au sentiment.
Entre parens unis toute cause est commune;
Disgraces, revers de fortune,
Peines d'esprit, de cœur, enfin tout ce qui nuit,
Tout ce qui chagrine, importune,
En se partageant se détruit.

SOPHIE.

Ce que vous dites là m'instruit sans me surprendre.

Je sens que des parens sont heureux de s'aimer;
Mais, si j'ai bien su vous comprendre,
Que le monde est à fuir, ou du moins à blâmer!
Je dois pourtant le voir.

LA GOUVERNANTE.

Aussi faut-il apprendre
Combien, le plus souvent, on doit peu l'estimer.
Il séduit, il trompe, il égare,
Pour jouir d'un plaisir barbare,
En insultant à ceux qu'il conduit à l'erreur.
Croyez-moi : c'est son avantage
Qu'adroitement il envisage
Jusques dans les bienfaits qu'il offre avec ardeur,
Et ces jours sereins qu'il fait luire
Aux yeux de ceux qu'il veut séduire,
Se changent trop souvent en des nuits de douleur.
Est-on heureux? le monde vous caresse,
Et sa fausse amitié s'entretient, ou renaît.
Est-on malheureux? elle cesse.
Il vous fuit, ou vous méconnoît.
Mais on m'appelle en bas. Allons; il faut m'y rendre.
Adieu; comptez sur mon tendre secours.

Oui, puisque je vous vois vous plaire à ce discours,
Ou ce soir, ou demain, nous pourrons le reprendre.

SOPHIE.

Répétez-le moi tous les jours.

SCÈNE II.

SOPHIE.

QUE j'aime cette honnête femme !
Non, je ne puis jamais assez la voir.
Quand je l'ai vue, il n'est point de devoir
Qui ne devienne un plaisir pour mon ame.
Avec elle toujours j'aime la vérité.
Pour moi quelle félicité
De trouver dans une étrangère
Ces avis sûrs et consolans,
Cette amitié si tendre, et ces soins vigilans
Qui pourroient honorer la plus sensible mère !

SCÈNE III.

SOPHIE, MÉLANIDE.

Mélanide arrive en rêvant.

SOPHIE.

MÉLANIDE, bon jour.

MÉLANIDE.

Bon jour, ma grande sœur.

SOPHIE.

Qu'as-tu ?

MÉLANIDE.

Je suis fort occupée.

SOPHIE.

Soit dit sans te donner d'humeur,
Tu n'es que paresseuse, ou je suis bien trompée.

MÉLANIDE.

Eh bien, vous êtes dans l'erreur.

SOPHIE.

Tant mieux. J'ose cependant croire
Que tu ne sais pas trop ta leçon sur l'histoire.

MÉLANIDE.

Vous l'avez deviné.

SOPHIE.

Gare le châtiment.

MÉLANIDE.

Ma sœur, loin d'être intimidée,
J'ose à mon tour croire très fermement
Que je ne serai pas, non pas même grondée.

SOPHIE.

Je le desire infiniment.
Mais, malgré ce ton d'importance,
Je crains bien qu'une pénitence...

MÉLANIDE,

souriant.

Croyez à mon pressentiment.

SOPHIE.

Enfin qu'as-tu donc fait toute la matinée ?

MÉLANIDE.

J'ai fait dans le grand parc une longue tournée.
Je pensois que demain papa doit revenir,
Et j'ai commencé la journée,
En brûlant de la voir finir.

SOPHIE,

souriant.

Fort bien. Et c'est là tout?

MÉLANIDE.

Non, ma belle rieuse.

J'ai fait de plus un prodige complet.

SOPHIE.

Quoi donc?

MÉLANIDE.

Vous êtes curieuse.

SOPHIE.

Mais encor?

MÉLANIDE.

J'ai fait un couplet

Pour papa.

SOPHIE.

Bon!

MÉLANIDE.

Tu vas le trouver bête.

SOPHIE.

Pourquoi? Dis-le moi sans détour.

On fait toujours fort bien ce qu'on fait par amour.

MÉLANIDE.

Combien ces maudits vers m'ont tracassé la tête!
Mais je n'en ai point de regret.
Écoute-les, ma bonne amie;
Je les ai mis sur l'air de *la belle endormie.*

SOPHIE.

Voyons.

MÉLANIDE.

N'en parle pas.

SOPHIE.

Compte sur le secret.

MÉLANIDE,

chantant.

Embrasse une fille chérie
Que ta présence vient charmer;
Cher papa, je te dois la vie;
Je veux l'employer à t'aimer.

SOPHIE.

Il est bien ce couplet.

MÉLANIDE.

Je pourrai donc te dire
Ce dont j'hésitois à t'instruire.

J'en ai fait encore un, et je l'ai fait pour toi.
Voudras-tu le chanter ?

SOPHIE.

Sans doute.

MÉLANIDE.

Écoute-moi.

Elle chante.

Enfin ton aimable présence,
Cher papa, comble tous nos vœux;
Nous te pleurions dans ton absence;
Te voilà; nos cœurs sont heureux.

SOPHIE,

embrassant sa sœur qui lui donne le couplet.

Charmant! Va; ne crains pas que jamais je l'oublie.
Que de ton souvenir mon cœur est enchanté!
Aussi, je te le dis avec sincérité,
Chère petite sœur, je t'aime à la folie.

MÉLANIDE.

Après avoir reçu ce tendre embrassement,
J'aurois trop grand tort de te taire
Une chose qui doit te plaire...
Qui te plaira certainement.

SOPHIE.

Allons, explique-toi ; que l'amitié m'éclaire ;
Parle ; satisfais mon desir.

MÉLANIDE.

Je t'obéis avec plaisir.
Après avoir conçu l'idée
De divertir mon père, en fêtant son retour,
Il falloit que je fusse aidée,
Et ma tante a donc su mon plan pour ce beau jour.
Qu'ai-je dit ! Quoi ! je manque au serment qui m'engage !
Ma tante...

SOPHIE.

Eh bien ?

MÉLANIDE.

Sans son aveu,
Je ne puis pas t'en dire davantage.
Pardon, ma sœur ; attends un peu.

SOPHIE.

Puisqu'il le faut, je prendrai patience.

MÉLANIDE.

N'en sais-tu pas assez pour trembler un peu moins
De me voir mettre en pénitence ?

SOPHIE.

J'avouerai que tes tendres soins
T'excusent de ta négligence ;
Mais je te dirai constamment
Qu'il te faudroit montrer plus d'ardeur à t'instruire.
Tu n'aimes qu'à jouer, qu'à rire ;
Chaque chose, ma sœur, doit avoir son moment.

MÉLANIDE.

Je ne dirai pas le contraire ;
Car j'ai mes accès de bon sens.
Aussi, c'en est fait ; je consens
A me corriger pour te plaire.

SOPHIE.

C'est pour notre maman sur-tout qu'il faut le faire ;
C'est pour ton bonheur ; c'est pour toi.

MÉLANIDE.

Ma sœur, ne parle pas de moi ;
Car tu gâterois ton affaire.

SCÈNE IV.

SOPHIE, MÉLANIDE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *entrant précipitamment.*

COMMENT! vous n'avez point encore déjeûné?

SOPHIE.

Non.

LA GOUVERNANTE.

On me l'a dit dans l'office.
Je ne l'eusse pas soupçonné
Sans croire faire une injustice.

SOPHIE.

Quelle heure est-il?

LA GOUVERNANTE.

Mais, dix heures, et plus.

MÉLANIDE, *vivement.*

Laissons les discours superflus.
Qu'aurons-nous?

LA GOUVERNANTE.

Du café.

MÉLANIDE.

Bon ! Je brûle d'en prendre.

SOPHIE.

Eh bien, ma sœur, hâtons-nous de descendre ;
Allons.

LA GOUVERNANTE.

Non, ne descendez pas.
Vous importuneriez madame votre mère ;
Car elle s'occupe là bas
A réconcilier des enfans et leur père,
Ce bon, cet honnête Colas
Dont la maison est jointe au presbytère.

MÉLANIDE.

Faut-il que ses bontés produisent tant d'ingrats !

LA GOUVERNANTE.

Qu'importe ! Elle jouit des biens qu'elle procure
Mieux que tous ces ingrats qui devroient la chérir.
Aimer autrui, le secourir,
Voilà ce qu'aux humains a prescrit la nature.
Qui n'a point fait d'ingrats est le plus grand de tous.

SOPHIE.

Quoi! toujours obliger! Quel exemple pour nous!

LA GOUVERNANTE.

Madame n'en fait jamais d'autres.

MÉLANIDE.

Ah! les bons parens que les nôtres!

LA GOUVERNANTE.

Mais c'est à tort qu'ici je m'amuse avec vous.
Votre frère s'avance, et moi je descends vîte.
Le café va venir; attendez-moi tous trois.
Vous déjeûnerez bien, et nous irons ensuite
Faire quelques tours dans le bois.

SCÈNE V.

SOPHIE, MÉLANIDE, AZA.

AZA,

courant, et ayant un bouquet à la main.

Mes chères sœurs, regardez, je vous prie,
Le beau bouquet qu'a fait ma main.
C'est pour papa.

MÉLANIDE.

Qui ne vient que demain.

SOPHIE.

La fraîcheur de ces fleurs demain sera flétrie ;
Tu pouvois le prévoir.

AZA,

d'abord avec un air triste.

J'en demeure d'accord ;
Mais convenez aussi qu'on peut, sans avoir tort,
En pensant à papa faire une étourderie.

SOPHIE.

Ce zèle impatient, d'où provient ton erreur,

Mon cher Aza, doit charmer notre père ;
Je veux donc l'en instruire. Ah! pour lui quel bonheur,
Quelle nouvelle encor plus chère,
S'il apprenoit que ses enfans
Eussent fait un heureux usage
Des solides leçons, des exemples touchans
Dont chaque jour ici reproduit l'avantage!
Mais...

AZA,

vivement.

Ma sœur, je vous vois venir.
Demain vous direz sans mystère
Que, malgré la bonté qu'on a de me punir
Je suis toujours gourmand, que ma tête est légère,
Que la petite sœur ressemble au petit frère,
Et, dans l'oisiveté, se rit de l'avenir.

MÉLANIDE.

Puisqu'il l'a dit, j'en veux bien convenir.

SOPHIE.

Pourquoi me supposer un méchant caractère?

AZA.

Moi! Point du tout. Je vous sais fort sincère,

Et j'ai voulu vous prévenir.

On peut en vous pourtant reprendre quelque chose.

Vous avez, sans comparaison,

Plus de savoir que nous, plus d'esprit, de raison;

Mais on vous taxe aussi d'un peu d'orgueil, on l'ose;

Et, pour ne rien dissimuler,

Si vous voyez des torts, vous allez en parler.

SOPHIE,

après avoir regardé son frère avec un petit air de dépit.

Vous outrez la louange et le blâme, mon frère.

Quoi qu'il en soit, je veux me corriger.

Promettons-nous, tous trois, de ne rien négliger,

Pour ne donner jamais d'humeur à notre père.

MÉLANIDE.

N'est-ce point trop nous engager?

Mais soit; je le promets.

AZA.

Moi, du moins je l'espère.

SOPHIE.

Faisons encor l'heureux serment

De nous aimer toujours, toujours plus tendrement;

Je le fais.

MÉLANIDE.

Moi de même.

SOPHIE.

Et vous, monsieur le sage ?

AZA.

Je fais ce serment comme vous.

SOPHIE.

Qu'un doux baiser en soit le gage.

MÉLANIDE.

Très volontiers.

AZA.

Embrassons-nous.

Tous trois s'embrassent.

MÉLANIDE.

Combien nous serions condamnables
Si nous manquions à notre engagement !

AZA.

Non, du côté du sentiment
Nous ne serons jamais coupables.

SOPHIE.

Auprès de notre tante et de notre maman,

L'art de nous bien aimer, et de nous rendre aimables,
Doit s'apprendre si promptement!
Bonté, tendresse fraternelles,
Douceur, prudence, égalité de mœurs,
On prêche ces vertus ailleurs;
Ici nous avons leurs modèles.

SCÈNE VI.

ORPHISE, SOPHIE, MÉLANIDE, AZA, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE,

aux enfans.

MONSIEUR Clitandre ici bientôt arrivera;
Dans une heure au plus tard.

SOPHIE.

O Ciel!

AZA.

Notre papa!

ORPHISE.

Oui, vous allez bientôt embrasser ce bon père.

MÉLANIDE,

bas à Orphise.

Et notre fête?

ORPHISE,

bas à Mélanide.

Paix; je crois que tout ira.

Haut.

J'ai su, mais par hasard, que, si mon tendre frère
N'eût manqué de chevaux à la poste dernière,
Il seroit arrivé même de grand matin.

SOPHIE.

Allons au petit bois qui borde le chemin ;
Là nous le surprendrons.

LA GOUVERNANTE.

Cette idée est heureuse.
Mais votre déjeûner...

SOPHIE.

C'est pour une autre fois.

MÉLANIDE.

Nous nous en passerons.

AZA.

Et très bien, tous les trois.

ORPHISE.

La résolution est tendre et généreuse.

AZA.

Mes sœurs, que mon bouquet a de belles couleurs!

MÉLANIDE.

Il est certain cadeau qui vaudra bien vos fleurs.

SOPHIE.

Allons, allons; le tems nous presse;
Remplissons un juste desir.
Tout ce qui prouve la tendresse
Est un bonheur, ou du moins un plaisir.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle du château, ornée avec des guirlandes de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORPHISE, LA GOUVERNANTE.

ORPHISE.

VOUS voilà dans la confidence;
Un peu tard, il est vrai; mais ma nièce a voulu
Que je gardasse le silence;
C'étoit un point entre nous résolu.
Pendant que mon frère repose,
J'ai déja, sans perdre un moment,
Préparé, hâté toute chose
Pour notre divertissement.

LA GOUVERNANTE.

A quoi vous suis-je nécessaire?

En voyant ce lieu si paré,
Je juge qu'il est consacré
A dévoiler toute l'affaire.

ORPHISE.

Sous le prétexte heureux des embellissemens
Que ma belle-sœur a fait faire
Dans les divers appartemens,
A son réveil ici j'attirerai Clitandre.
Pour m'éviter la crainte et l'embarras d'attendre,
Secondez mes empressemens.

LA GOUVERNANTE.

Qu'ordonnez-vous ?

ORPHISE.

Sans tarder davantage,
Allez trouver les filles du village
Dans le petit bosquet près de la basse-cour.
Faites-les répéter ensemble et tour-à-tour,
Et, pour les amener, tenez-vous toute prête.
Vous attendrez qu'on aille vous chercher.
Allez.

LA GOUVERNANTE.

Madame est-elle instruite de la fête ?

ORPHISE.

Oui ; mais jusqu'à ce jour j'ai su la lui cacher ;
Elle ne veut point y paroître ;
Elle lui montre la porte du cabinet.
Et, de ce cabinet voyant tout à loisir,
Elle y jouira du plaisir
Qu'aura son cher mari, qu'il laissera connoître,
Et qu'elle auroit gêné peut-être,
Par sa présence, et malgré son desir.

LA GOUVERNANTE.

Soit. Si telle est sa fantaisie,
Elle a droit de la contenter.

ORPHISE.

Allez vîte, et faites monter
Aza, Mélanide et Sophie.

SCÈNE II.

ORPHISE.

Que mon frère est aimé ! Que son sort est charmant !
Je vois, et je goûte d'avance
L'excès de son ravissement.
Qu'il est vrai, qu'il est pur ce tendre sentiment
Que laisse paroître l'enfance !

SCÈNE III.

ORPHISE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

CHÈRE tante, le jour s'avance.
Non, vous ne pouvez soupçonner
Jusqu'à quel point va mon impatience,
En attendant que la fête commence.

ORPHISE.

Je fais plus que la deviner.

SCÈNE IV.

ORPHISE, SOPHIE, MÉLANIDE, AZA.

Sophie, Mélanide et Aza sont en habit blanc.

ORPHISE.

Je sais bien, mes enfans, que l'attente est fâcheuse,
Quand on desire de bon cœur.

SOPHIE.

Nous pouvons aisément supporter ce malheur;
Cette journée est encor trop heureuse.
N'avons-nous pas ici notre papa?

AZA.

Comme il m'a dit : bon jour, Aza!
Il ne m'a rien dit davantage
Quand, mes fleurs à la main, j'ai volé dans ses bras,
Quand il a reçu mon hommage;
Mais j'ai cru qu'il parloit le plus tendre langage,
Même quand il ne parloit pas.

SOPHIE.

Comme il a secouru mon timide embarras!

Comme ses pleurs ont mouillé mon visage!

MÉLANIDE.

Comme il a badiné sur mes petits couplets
Payés par deux baisers et deux tendres soufflets!

ORPHISE.

Je ne puis dire combien j'aime
A voir en vous le sentiment
S'exprimer si différemment,
Quoiqu'il vous anime de même.
Qu'il m'offre des charmes bien doux!
Mais, l'un ou l'autre, savez-vous
Si mon frère toujours sommeille.

MÉLANIDE,

tristement.

Toujours.

ORPHISE.

Patience.

AZA.

Oui, vraiment.

Il ne faut pas qu'on le réveille.

SOPHIE.

Son repos vaut bien mieux que notre amusement.

MÉLANIDE.

Mais, pour calmer cet ennui que j'endure,
J'ai voulu, du moins un moment,
Le voir à travers la serrure
De son petit appartement.
Sur la pointe du pied je me suis approchée,
Et, là par le plaisir et l'amour attachée,
Je l'ai vu ce papa. Qu'il dort paisiblement!

ORPHISE.

C'est que l'amour du bien qui le guide et l'anime,
Ses vertus et sa propre estime,
Le font jouir d'un calme aussi vrai qu'apparent;
C'est qu'il est à-la-fois, bon ami, bon parent,
Bon citoyen, bon maître, époux soigneux de plaire;
C'est qu'il fait, chaque jour, tout le bien qu'il peut faire.
Nul remords, nul regret n'agite le sommeil
Pour lui toujours pur et facile.
Le visage est serein quand le cœur est tranquille.

MÉLANIDE.

Qu'il doit se plaire à son réveil!

ORPHISE.

Mais l'ame du méchant est toujours inquiète.

Soit qu'il dorme, ou qu'il veille, il voit toujours les maux
Ou qu'il a faits, ou qu'il projette;
Sans cesse il est troublé par une horreur secrette;
Pour lui jamais de vrai repos.

SOPHIE.

Le méchant est donc bien à plaindre?

ORPHISE.

Oui; car le crime est malheureux
Plus encore qu'il n'est à craindre.
Mais occupons-nous de nos jeux.
Songez bien qu'il faut en cadence,
Et sans vous écarter d'une égale distance,
Arriver ici trois à trois.

AZA.

Depuis que du projet on a daigné m'instruire,
Nous avons répété cent fois.

MÉLANIDE.

Cent fois au moins.

SOPHIE.

Nous saurons tout conduire.

MÉLANIDE.

Combien papa nous saura gré

Du divertissement par nos soins préparé !
Il aura du plaisir.

ORPHISE.

Beaucoup.

MÉLANIDE,

avec vivacité.

J'en suis ravie.
Il est doux pour nos cœurs, bien doux en vérité,
De pouvoir ajouter à sa félicité,
Lorsque nous lui devons le bonheur et la vie.
Je crois le voir. Comme il rira !

SOPHIE.

Puis, en pleurant, il nous embrassera.

AZA,

souriant.

Moi, je sens déja sur ma joue
La tape qu'en passant, papa me donnera.
Et son petit garçon ne fera pas la moue.

MÉLANIDE.

En même tems aussi nous pleurerons.

SOPHIE.

La joie et le bonheur feront couler nos larmes.

AZA.

Puis nous rirons, nous sauterons.

SOPHIE.

Que ce moment aura de charmes!

SCÈNE V.

ORPHISE, SOPHIE, MÉLANIDE, AZA, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

AH ! le fâcheux événement!

MÉLANIDE.

O Ciel!

ORPHISE.

Ai-je à trembler pour ma sœur, pour mon frère?

LA GOUVERNANTE.

J'ai cru ne devoir pas vous en faire un mystère.

SOPHIE.

Parlez donc.

ORPHISE.

Parlez promptement.

LA GOUVERNANTE.

Des cris sont venus me surprendre;
J'y cours. Déja monsieur paroît, et veut apprendre
Ce qui cause cette rumeur.

Un homme tout tremblant de peur
Lui dit qu'il a vu dans la plaine
Venir un gros chien enragé.
Bientôt, de nos bras dégagé,
Monsieur prend un fusil, court à perte d'haleine,
Et peut-être à présent attaque l'animal.

SOPHIE,

élevant les mains vers le Ciel.

Que le Ciel le conserve!

ORPHISE.

O contre-tems fatal!

AZA.

Hélas!

ORPHISE.

Aventure cruelle!

LA GOUVERNANTE.

Je vais près de madame, et je remonterai
Tout aussitôt que je pourrai
Vous apporter quelque nouvelle.

Elle sort.

ORPHISE.

J'en veux savoir plus tôt. Mes enfans, restez là;

Attendez qu'on vienne vous prendre.

SOPHIE.

Menez-nous chez maman.

AZA.

Nous allons nous y rendre.

ORPHISE.

Non.

MÉLANIDE.

Remontez donc vîte.

ORPHISE.

Oui, comptez sur cela.

SCÈNE VI.

SOPHIE, MÉLANIDE, AZA.

SOPHIE.

CIEL ! quelle est mon inquiétude !

AZA.

Qu'est devenu notre bonheur !

MÉLANIDE.

Est-il une peine plus rude ?

SOPHIE.

Est-il de plus juste douleur ?
Quoi ! sans prévoir le chagrin qu'il nous donne,
Ce bon père nous abandonne !
Devoit-il exposer, et sans nécessité,
Des jours si précieux pour nous, pour notre mère ?

MÉLANIDE.

Ciel, ne nous punis point de sa témérité.

SOPHIE.

Ah ! combien des enfans ont besoin de leur père !
Prends pitié de nos maux ; Ciel, protège ses jours !

AZA.

Daigne exaucer un vœu si juste et si sincère.

MÉLANIDE.

Nous n'espérons qu'en ton secours.

SCÈNE VII.

MÉLANIDE, SOPHIE, AZA, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

ALLONS, allons; plus de tristesse;
Mes enfans, réjouissez-vous.

SOPHIE.

Ma bonne, vîte contez-nous
Le sujet de votre alégresse.

LA GOUVERNANTE.

Près du château ce maudit chien
Alloit se jeter sur gros Pierre,
Quand d'un coup de fusil monsieur l'a mis par terre.
Voilà tout.

SOPHIE.

Et papa?

LA GOUVERNANTE.

Papa se porte bien.
Il vient. Allez chercher promptement vos actrices,

Et souvenez-vous bien de tous vos exercices.

SOPHIE, MÉLANIDE, AZA.

Partons.

Ils sortent.

LA GOUVERNANTE.

J'aurai sur vous les yeux.

SCÈNE VIII.

LA GOUVERNANTE.

NOTRE fête ira tout au mieux.
Mon cœur déja jouit de ce plaisir extrême
Qu'elle va répandre en ces lieux.
Je crois la recevoir, ou la donner moi-même.

SCÈNE IX.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE,

tendrement.

Je ne vous gronde plus ; mais j'ose me flatter
Que désormais, mon frère, on vous verra plus sage.

CLITANDRE.

C'est un devoir qu'il falloit acquitter ;
Ma sœur, ne parlons pas de cela davantage.
Que vois-je ? Un sallon enchanteur !
Dites-moi donc, je vous en prie,
Ce qu'annonce aujourd'hui cette pompe à mon cœur.
C'est quelque fête. Allons ; je le parie.

ORPHISE.

Mais...

CLITANDRE.

Je reconnois là ma sœur.

ORPHISE.

Vous avez tort.

CLITANDRE.

A qui faut-il en faire honneur ?

ORPHISE.

Vous le saurez.

On entend une marche jouée par un hautbois.

CLITANDRE.

Comment ! de la musique !

Il apperçoit les filles du village vêtues de blanc, qui viennent, ayant à leur tête Sophie, Mélanide et Aza.

Des bergères ici viennent former des jeux !
En attendant que l'énigme s'explique,
Laissons jouir, et mon cœur, et mes yeux.

SCÈNE DERNIÈRE.

ORPHISE, CLITANDRE, SOPHIE, MÉLANIDE, AZA, LA GOUVERNANTE, JEUNES FILLES.

Les trois enfans, ainsi que les jeunes filles, sur la marche, viennent présenter des bouquets et des fruits à Clitandre, et se rangent ensuite des deux côtés du théâtre vers le fond. Les trois enfans sont en avant.

SOPHIE.

PAPA, daignez-vous nous permettre
De vous chanter, vous peindre, vous soumettre
Ce que sentent nos cœurs, et ce que nous pensons.

CLITANDRE.

Ma fille, avec plaisir j'entendrai vos chansons.

MÉLANIDE,

chantant sur l'air : c'est un enfant.

Enfin l'inquiète tristesse
A disparu de ce séjour.

De tous les côtés on s'empresse
A célébrer votre retour.
Aux cris d'alégresse
Qu'on entend sans cesse
On prendroit tous vos habitans
Pour vos enfans,
Pour vos enfans.

LE CHŒUR.

Pour vos enfans,
Pour vos enfans.

AZA.

Un seul couplet ne peut suffire
A peindre tout ce que je sens;
Mais mon père va me sourire,
Et suppléer à mes accens.
Il connoît mon âme,
L'ardeur qui l'enflâme;
Il doit connoître tous mes vœux.
Qu'il soit heureux!
Qu'il soit heureux!

LE CHŒUR.

Qu'il soit heureux!

Qu'il soit heureux!

UNE JEUNE FILLE.

Que dans une fête champêtre
Offerte ici par le bonheur,
Il est aisé de reconnoître,
Et vos bontés, et notre cœur!
Ainsi dans nos plaines,
Oubliant les peines
On chante et répète à grand chœur:
Le bon seigneur!
Le bon seigneur!

LE CHŒUR.

Le bon seigneur!
Le bon seigneur!

UNE AUTRE JEUNE FILLE.

Oui, dans ce bon seigneur tout cède
Au desir de nous secourir;
Partager tout ce qu'il possède
Est sa manière de jouir.
La gaîté légère
Rend son caractère
Plus aimable à chaque moment.

Il est charmant!

Il est charmant!

LE CHŒUR.

Il est charmant!

Il est charmant!

SOPHIE.

Ah! quel plaisir, si cet hommage
Avoit pour vous quelque agrément!
Quoiqu'il ne soit point notre ouvrage,
Il vous peint notre enchantement.
Mais déja peut-être
Vous voulez connoître
Qui pour vous, papa, l'a dicté;
La vérité,
La vérité.

LE CHŒUR.

La vérité,
La vérité.

CLITANDRE.

Mes enfans, votre accueil comble mon espérance.
Mes enfans, car mes sentimens
Ne laissent entre vous aucune différence,

Venez donc recevoir mes doux embrassemens.

Il embrasse d'abord les jeunes filles, ainsi que sa sœur, pendant que ses enfans se jettent à ses genoux avec les transports les plus vifs.

A ses enfans qu'il tient étroitement unis dans ses bras.

Que votre tendresse m'enchante!
Mais elle peut m'offrir encore plus d'appas.
Votre maman ne devroit-elle pas
Voir cette scène si touchante?

MÉLANIDE.

Il faut recommencer là bas.

CLITANDRE.

Fort bien. Que mon ame est ravie!

AZA.

Ah! la bonne maman! Vîte allons la trouver.

SOPHIE.

Ah! quel nouveau plaisir nous allons éprouver!

CLITANDRE.

Qui pourroit voir mon bonheur sans envie?
Lorsque vous me devez le jour,
Je dois beaucoup plus que la vie

Aux soins touchans de votre amour.
Que je me plais dans cet aveu sincère !

SOPHIE.

Des enfans peuvent-ils trop chérir un bon père ?

FIN.



TABLE DES MATIÉRES

contenues dans ce troisième volume.

Fin de la Table du Tome III.